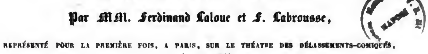




ACTE III, SCÈNE XVI.

LE PALAIS-ROYAL ET LA BASTILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES,



Par MM. Ferdinand Laloue et F. Labrousse,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, LE 14 MARS 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE PREMIER MINISTRE.........	M. É. VILTARD.	CLÉMENT....................	M. D'HERNESTAT.
Le colonel MARCEL DE BAVILLE.	M. CH. LINVILLE.	UN CHANTEUR PUBLIC.........	M. JOUAONE.
ONESYME PASCAL..............	M. L. DÉSORMES.	UN GARDIEN..................	M. ALEXANDRE.
Le capitaine DUBARTAS..........	M. ADAM.	UN GARÇON DE CABARET.......	M. CÉLESTIN.
MENARD.......................	M. CONSTANT.	MARIE.........................	Mlle C. FRÉNEIX.
LE GOUVERNEUR de la Bastille....	M. DOLBEL.	JUSTINE.......................	Mme BERGEON.
LANGUEDOC....................	M. TOURTOIS.	MARGUERITE..................	Mme SÉVIN.
PÉRIGORD.....................	M. BRÉVILLE.	OFFICIERS, GARDES, PEUPLE.	
VERNIER.......................	M. TISSERAND.		

La scène se passe au commencement de la Régence.

ACTE PREMIER.

Le jardin du Palais-Royal. Des tables près des galeries.

SCÈNE PREMIÈRE.

Promeneurs dans le jardin. Un Chanteur entouré de plusieurs personnes. Tables avec du monde, excepté une seule au premier plan.

UN CHANTEUR, PEUPLE, *puis* CLÉMENT, VERNIER, LE PREMIER MINISTRE, LANGUEDOC, PÉRIGORD, JUSTINE.

LE CHANTEUR, *distribuant des papiers.* Voilà, messieurs, voilà, mesdames... Cette chanson est le récit véridique d'une aventure

piquante où figurent d'illustres personnages... L'anecdote est nouvelle, elle s'est passée chez la célèbre Fillon... Nous ne nommons pas les masques, mais votre intelligence suffira pour vous faire voir clair dans la chose... Écoutez.

AIR du *Juif errant.*

C'est l'histoire fidèle
D'un accident récent,
Ne faites pas fi d'elle,
Car ça vaut bien l'argent.
Il s'agit d'un Caton,
Et pour deux sous qu'a-t-on?

Ce Caton qu'on nous vante
N'est farceur que la nuit.
Qu'il pleuve ou bien qu'il vente,
On est sûr qu'à minuit,
Auprès d'une fille on
Le voit chez la Fillon.

C'est là qu'on fait bombance,
Et qu'après le repas
Par la croisée tout danse,
Les tables et les plats.
Mais on vit dernièr'ment
Un autre plat, vraiment.

On j'ta par la fenêtre
Une personne, enfin,
Que le ciel a fait naître
Du sexe féminin.
Ceci parut trop gai
Au chevalier du guet.

Il monte avec la garde,
Ferme et sans trébucher;
Avec soin il regarde
Jusque dans le bûcher.
La Fillon aux abois,
N'avait là que Du bois.

LE PEUPLE. Très-bien! bravo! connu, connu.

CLÉMENT, *à Vernier.* Et monsieur le lieutenant de police autorise pareille chose!

LE PREMIER MINISTRE, *qui s'est approché.* Pourquoi pas, monsieur Clément?

CLÉMENT. Monseigneur!...

LE PREMIER MINISTRE. Pas de monseigneur, s'il vous plaît... Vous disiez donc que cette chanson...

CLÉMENT. Elle renferme des irrévérences à votre égard.

LE PREMIER MINISTRE.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Eh! quoi, monsieur, voulez-vous dire
Que je puisse être diffamé
Par cette innocente satire
D'un pauvre poëte affamé!
J'aime que le peuple s'égaye,
Qu'il nous glose dans ses tripots.
Nous nous consolons, car il paye
Pour cela d'assez bons impôts.

Ah ça, où en sommes-nous?

CLÉMENT. Rien de nouveau.

LE PREMIER MINISTRE. Bah!... c'est donc à moi à vous en apprendre? Vous vous endormez, monsieur Clément, vous vous endormez.

CLÉMENT. Voilà trois jours et trois nuits que nous cherchons les traces de cette conspiration.

LE PREMIER MINISTRE. Allons! il faudra que cette conspiration vienne vous trouver.

CLÉMENT. Mais...

LE PREMIER MINISTRE. Attendez-la ici...

CLÉMENT. Comment?

LE PREMIER MINISTRE. Je vous dis de l'attendre!... puisque vous ne savez pas la trouver ailleurs... (*A part, en sortant.*) Ils ont tous la vue basse dès qu'on les paye pour y voir clair et de loin!

JUSTINE, *fendant la foule.* Viens, Paméla; il se fait tard, et le capitaine brise peut-être les meubles en m'attendant chez moi!

LANGUEDOC, *assis à la première table.* Eh! c'est la petite Justine!

JUSTINE. Moi-même, monseigneur le valet de chambre!

LANGUEDOC. Peut-on vous offrir...

JUSTINE. Fi donc!

PÉRIGORD. Diable!... nous faisons la fière!

JUSTINE. Dites donc, vous, avec votre habit d'arlequin, est-ce que nous avons préparé ensemble les pantoufles, ou autre chose, pour monseigneur?

LANGUEDOC, *à Périgord.* Ha! ha! ha! la tête lui tourne depuis qu'elle a charmé ce grand buveur de capitaine!

JUSTINE. Le capitaine! prends garde de lui tomber sous la main!... Buveur, dis-tu?... il boit, c'est vrai, mais au cabaret seulement; toi, partout!... à la cave, à l'office, dans la salle à manger, ici, à droite, à gauche, et toujours sans payer!

LANGUEDOC, *riant.* Ha! ha!

JUSTINE. Ça t'amuse?

LANGUEDOC. Mais, oui.

JUSTINE. J'en suis ravie... Adieu, laquais!

LANGUEDOC. Adieu, friponne... vas-tu chercher ton capitaine?... Est-ce qu'il n'est pas encore aux Invalides?

AIR *de la Esmeralda* (de Grisar).
(Folies. Scène VII de l'Orangerie.)

JUSTINE.

Non, beau valet,
Quoiqu'il soit laid,
Mon vieux brave est complet.
Quitte ce ton,
Ou ton galon
Sentira le bâton.

LANGUEDOC.

J'estime
Assez la rime,
Elle est d'un style intime,
Et son accord me plaît.

JUSTINE.

Alors sur ta casaque,
On pourra bien, patraque,

D'un instrument qui claque,
Accompagner l' couplet.

ENSEMBLE.

JUSTINA.

Oui, beau valet,
Si ça me plait,
La trait sera complet.
Ce mauvais ton,
Sur ton galon
Doit attirer le bâton.

LANGUEDOC.

Votre valet,
De ce couplet
Je n'aime pas le trait.
Et le bâton
Sur mon galon
Est du plus mauvais ton.

SCÈNE II.

LANGUEDOC, PÉRIGORD, CLÉMENT, *et* VERNIER, *qui paraissent et disparaissent dans la foule, puis* UN GARÇON.

LANGUEDOC. Je n'ai pas voulu la relancer trop vivement.

PÉRIGORD. Pourquoi?

LANGUEDOC. Je lui crois le bras d'une longueur dangereuse à cause de la Fillon, qu'elle connaît beaucoup, et comme la Fillon...

PÉRIGORD. Vient quelquefois au palais, causer avec monseigneur... Suffit... nous nous entendons.

LANGUEDOC. Oui... maintenant, allons voir si on n'a pas sonné dans l'antichambre... (*Appelant.*) Holà!

LE GARÇON. Monsieur Languedoc?

LANGUEDOC. A mon compte, cette bouteille!...

LE GARÇON. Très-bien, monsieur Languedoc... Dites donc, monsieur Languedoc?

LANGUEDOC. Qu'est-ce, garçon?

LE GARÇON. Je me recommande à vous, si toutefois il y avait une petite place à donner, là-haut, dans les cuisines du palais.

LANGUEDOC. On verra, on verra à te protéger.

LE GARÇON. Merci, monsieur Languedoc.

AIR : *Honneur, honneur.* (Le Mirliton, sc. XV, 2me acte.)

LE GARÇON.

Placez-moi dans votre maison,
Je suis bon pour l'intrigue.
Je ne veux plus être garçon,
Le métier me fatigue.

LANGUEDOC.

Mon cher, pour une place
Pourquoi te contrarier?
D'être garçon si ça te lasse,
Il faudrait te marier.

ENSEMBLE.

LE GARÇON.

Placez-moi, etc.

LANGUEDOC.

Je verrai si dans la maison,
Avec un peu d'intrigue,
On pourrait placer un garçon
Que son métier fatigue.

SCÈNE III.

CLÉMENT, VERNIER, *puis* MENARD.

VERNIER. Je crois que si on ne nous donne pas des instructions plus précises, nous attendrons longtemps avant de rien découvrir.

CLÉMENT. Bah!... il s'agit tout simplement du prince de Cellamare, l'ambassadeur d'Espagne auprès de monseigneur le régent... Il va venir par ici et il faudra le surveiller comme à l'ordinaire... mais il sera difficile de varier le rapport; c'est toujours la même allure... Il faut aller souper, ça nous donnera des idées.

VERNIER. Tiens! voilà monsieur Menard, le secrétaire favori de monseigneur.

Ils saluent Menard, qui fait quelques pas dans le jardin, comme en se promenant.

SCÈNE IV.

MENARD, PROMENEURS, PASSANTS.

MENARD. Il est neuf heures!... je suis surpris que le chevalier ne soit pas encore arrivé... c'est l'amour qui l'aura retenu... Ces jeunes gens, il leur faut de l'amour partout, même à travers une conspiration!... Heureusement, Marcel de Baville mène tout cela de front avec la même ardeur, et sa jolie voisine ne l'empêchera pas de nous servir avec son énergie accoutumée... C'est une bonne idée de l'avoir fait passer pour mon neveu : nous pouvons nous voir sans éveiller les soupçons... les soupçons! Dieu m'en préserve... Chacun court un grand péril, mais c'est bien moi qui mets le plus gros enjeu!... Et si jamais monseigneur venait à savoir que son secrétaire... Non... non... la bombe éclatera avant qu'on ait découvert la main qui doit y mettre le feu!... Qu'y a-t-il?... quel est ce bruit?... (*Des promeneurs courent vers une galerie où on entend du tumulte.*) Marcel!... entouré de cette foule!... que signifie?...

SCÈNE V.

MENARD, DUBARTAS, MARCEL DE BAVILLE, PROMENEURS.

DUBARTAS. Ah ça, bourgeois et bour-

geoises, je suis flatté de vous voir m'accompagner, mais je vous invite à nous laisser, ce brave gentilhomme et moi, aux douceurs de l'intimité!... Vous êtes curieux de connaître l'histoire, la voici : Moi, Népomucène Dubartas, capitaine pour servir le roi, je m'étais pris de querelle avec quatre estafiers, un de trop pour le moment ; j'allais plier, lorsque ce gentilhomme est venu à mon aide, et à nous deux, nous avons fait danser aux quatre quidams une sarabande parfaitement orageuse... Voilà l'événement, vous en savez autant que moi ; partant, voyons si vous avez des talons à vos souliers, ou bien je ferai voir aux récalcitrants que mes bottes sont pointues!... Dieu vous garde, ou que le diable vous emporte, ça m'est égal!... En route!

Les Promeneurs s'éloignent. Dubartas va frapper sur la table.

MENARD, *à Marcel.* Quel est cet homme?

MARCEL. Je ne le connais pas plus que vous ne le connaissez.

MENARD. Voyons un peu.

DUBARTAS, *à Marcel.* Triple diable!... nous ne nous quitterons pas sans trinquer chaudement, au risque de casser les verres!

MARCEL. Volontiers!

DUBARTAS, *désignant Menard.* Un ami?

MARCEL. C'est mon oncle.

DUBARTAS, *à Menard.* Eh bien, vous avez un neveu qui a dû jouer de l'épée sur le champ de bataille!... Il va bien!... (*Au Garçon.*) Des verres et des bouteilles!... (*Elevant son verre.*) Allons, mon jeune ami, à votre santé, et si jamais vous avez besoin du capitaine Dubartas, il est à vous corps et âme, depuis la bombarde jusqu'à l'espingole, depuis la lance jusqu'à l'épée!

MENARD, *bas, à Marcel.* J'ai quelque idée que cet homme n'est pas à négliger... (*Haut.*) Pardon, capitaine; êtes vous à Paris pour quelque temps?

DUBARTAS. Mon cher monsieur, j'ai quarante-huit ans et il y en a vingt-huit que je me promène à travers le monde sans savoir combien de minutes je percherai sur la même branche... J'aime Paris; c'est une ville où on peut trouver une bourse quand on n'a plus rien dans la poche... Si j'ai de l'argent, je suis associé avec une gaillarde qui m'aide à le dépenser vite et joyeusement... si je n'en ai pas, nous nous séparons pour nous retrouver quand le ciel redevient couleur d'azur... Justine, le cabaret, des aventures diverses, des duels, tout ça me fait attendre que mes cheveux passent du gris pommelé à la blancheur la plus pure. Si un ami a besoin de moi, il n'a qu'à me le dire; si la poche est pleine, part à nous deux; si elle vide, il faut qu'il fasse comme moi, qu'il attende.

AIR : *Si tu m'embrass' encore.*

Hélas! souvent pour un ami
En vain j'ai cherché dans ma bourse ;
Mais si l'argent me manque ainsi,
Au cœur j'ai plus d'une ressource.
Qu'il vienne s'il est en danger,
Sa foi ne sera pas trompée,
Pour le défendre ou le venger
J'ai toujours mon épée.

MARCEL. Vous avez quitté le service?

DUBARTAS. Non pas... le ministre de la guerre a prétendu que ma tête avait besoin de se calmer et qu'il me fallait du repos... j'en ai pris; mais je garde à son excellence une dent de la longueur de ma rapière... Ah ça, mais, triple diable! plus je vous regarde, mon jeune ami, plus je vous trouve une ressemblance surprenante avec un jeune colonel qui a servi dans les guerres de Flandre, et qu'on a remercié... comme moi!

MENARD, *bas, à Marcel.* Prenez garde!

MARCEL. Vous vous trompez... j'arrive de la Bourgogne, que je n'ai quittée que pour venir auprès de mon oncle.

DUBARTAS. Oui da! et c'est en allant à la vendange dans ce pays de vignobles que vous avez appris à manier l'épée à la façon de tout à l'heure!... A d'autres!... je ne vous force pas à parler, mais je parierais gros comme moi... Suffit! nous nous reverrons, car nous sommes gens à nous retrouver!

MENARD. Je l'espère... (*Bas, à Marcel.*) Cet aventurier peut nous donner un coup de main décisif... (*Haut.*) Allons, mon brave capitaine, à votre rentrée au régiment, à votre avancement.

DUBARTAS. Et pourquoi pas, si le diable me prête son épaule? car il me faut quelque chose comme ça pour sortir du guêpier!... Le régiment, la guerre, ça vaut encore mieux que les rues de Paris et les folâtreries de Justine!... Ah! le bon temps que celui où, dans les Flandres, nous cassions la tête à l'ennemi et le gouleau des cruchons de faro!... Et l'Italie, et l'Espagne où les femmes sont brunes et sémillantes, à vous brûler comme la poudre!... Et quel vin, quel fameux vin!... Après ça, je me contenterais du bordeaux et de ma vestale; mais j'ai beau faire, ma poche est toujours percée, et l'argent file à travers comme la fumée par une cheminée!

MENARD. Eh bien, capitaine, on ne sait pas... on fait quelquefois de bonnes rencontres... le hasard nous envoie des amis, et souvent avec eux de l'argent pour nos plaisirs!

DUBARTAS. Amen!... et à votre santé!

MENARD. A la vôtre, capitaine!... Où demeurez-vous?

DUBARTAS. Jamais chez moi, toujours chez Justine, et Justine chez la Fillon.

MENARD. Très-bien... Je vous quitte, mais je vous reverrai.

DUBARTAS. Bravissimo !... (*A Marcel.*) Et vous, jeune brave?

MARCEL. Oh ! moi, je passe une partie de la soirée dans le jardin.

DUBARTAS. Ha! ha! quelque cotillon vous fait roucouler par ici!... je vous tiendrai compagnie jusqu'au moment où je serai de trop... et en attendant, je vais voir s'il y a encore par là une de ces bouteilles que le cabaretier réserve pour les bonnes pratiques... Holà!... garçon! garçon!... cabaretier!... père Giroflée!

Il entre dans le cabaret.

SCÈNE VI.

MARCEL, MENARD.

MENARD. Je m'occuperai ce soir des papiers en question... puisqu'on ne peut les faire imprimer, le copiste, votre voisin, nous tirera d'embarras... D'après ce que vous m'avez dit, il ne fait attention qu'à l'écriture qu'il a sous les yeux... Et il paraît que son habitude machinale lui fait imiter parfaitement les caractères qu'il copie, mais qu'il serait incapable de se rappeler un mot de ce qu'il a écrit... C'est bien l'homme qu'il nous faut.

MARCEL. Mais ne craignez-vous pas de le compromettre?

MENARD. Soyez donc tranquille; vous n'avez rien à craindre pour le tuteur de cette jeune fille qui fait prendre en patience au colonel de Bâville la solitude où il s'est retiré.

MARCEL. Mon cher Menard, cette jeune fille a tout mon amour, mais cet amour ne fait pas obstacle à mon zèle pour l'exécution de nos projets... Laissez-moi l'aimer!

MENARD. Allons! il n'y a qu'une grisette pour inspirer de ces grandes passions!

MARCEL. Vous savez si j'ai reculé quand il a fallu montrer mon dévouement.

MENARD. Non certes, et le prince de Cellamare me disait ce matin que vous étiez le bras de la conspiration... Mais le moment est venu de vous adjoindre quelques hommes qui soient prêts à tout, et ne reculent devant aucun danger... Or, le digne capitaine me paraît merveilleusement envoyé vers nous par la Providence... Qu'il vienne demain chez vous à l'heure où j'y vais ordinairement.

MARCEL. C'est bien!

MENARD. Adieu!... colonel, vous êtes à la veille de reprendre votre grade.

MARCEL. Et vous?

MENARD. Moi!... ce qu'on voudra!... et ce que je pourrai!

SCENE VII.

MARCEL, *puis* DUBARTAS.

MARCEL. Ce qu'on voudra, dit-il!... il saura bien se faire sa part; le renard va aussi loin par la ruse que le lion par la force... Je ne sais, mais depuis que cette jeune fille occupe ma pensée, j'éprouve une mortelle impatience d'arriver à la fin de cette entreprise où je suis engagé... Viendra-t-elle ce soir dans le jardin?... mais je ne pourrai lui parler... Demain, demain j'irai chez elle, je lui dirai combien je l'aime!... Il me semble, à la regarder, que toute ma destinée lui appartient désormais... On dit qu'elle n'est pas la fille de ce pauvre employé et qu'elle fut recueillie par lui, orpheline et tout enfant... Marie, qu'importe?... vous êtes belle, et pas une de nos marquises n'a plus que vous le maintien noble et gracieux!

DUBARTAS, *chantant.*

Dans les Gardes Françaises
J'avais un amoureux.

Pardon, mon jeune ami, j'ai fait une longue absence, mais je n'ai pas voulu m'en rapporter à la bonne foi du père Giroflée, et je suis descendu à la cave pour y saisir la susdite bouteille... Une fois à la cave, j'ai fait diverses expériences, et voici le résultat de mes perquisitions... Goûtez-moi ça, et vous vous en souviendrez dans votre vieillesse la plus reculée!

MARCEL. Allons, capitaine, je veux bien!... et si vous voulez me faire plaisir, vous viendrez demain matin chez moi dire un mot à un petit vin qui a bien aussi son mérite.

DUBARTAS. Comment! mais je n'ai rien à vous refuser... Et où demeurez-vous, mon jeune ami?

MARCEL. Rue Saint-Pierre aux Bœufs, n° 15.

DUBARTAS. C'est entendu.

MARCEL. Et nous causerons de certaines choses qui veulent du secret.

DUBARTAS. Ah!

MARCEL. Et comme vous le disait mon oncle, vous verrez peut-être que le hasard vous a servi quelque peu en vous faisant faire notre connaissance.

DUBARTAS. Oui dà!

MARCEL. Et si votre poche est toujours percée, peut-être y mettra-t-on une bourse assez grosse pour tenir quelque temps.

DUBARTAS. Voyez-vous ça?... (*Le regardant fixement.*) Voulez-vous que je vous dise un mot, à mon tour?

MARCEL. Parlez!

DUBARTAS. Eh bien, vous avez l'intention

d'employer légèrement le petit capitaine Dubartas.

MARCEL. Comment?

DUBARTAS. Attendez!... Le petit capitaine Dubartas sait fort bien que les alouettes ne tombent pas du ciel toutes rôties... il a l'œil fin, et le nez d'un excellent levrier... Vous n'êtes pas le neveu de votre oncle; la Bourgogne dont vous me parliez est pour le quart d'heure traversée par la Garonne... Vous vous appelez comme le colonel dont je vous ai dit un mot; et il s'agit d'une petite affaire qui, pour des vilains, pourrait finir par la corde, et qui, pour des gentilshommes comme nous, mènerait peut-être à la Bastille en attendant une incision entre la tête et les épaules.

MARCEL. Qui vous a dit...

DUBARTAS. Personne... c'est moi-même qui ai eu des inspirations à la cave... vous êtes le maître de votre secret; mais ne cherchez pas à me tromper... A votre santé! Vous faut-il un homme? parlez... j'en veux au ministre de la guerre, je veux rentrer au régiment, je veux de l'argent... Et vous me revenez!... or donc, dites un mot, et je suis à vous, jusqu'à la Bastille et même plus loin!... Si on réussit, ne m'oubliez pas!... si nous sommes pris au traquenard, au diable le chagrin, je marcherai d'aplomb en faisant la nique à la camarde!

AIR : *Mme Favart.*

Je vois que dans notre partie
Chacun doit mettre ce qu'il a;
Vous, tout votre or et moi ma vie,
Voilà comme j'entends cela.
Dans le coup de dés qui s'apprête,
Je ne manquerai pas de feu.
S'il ne faut que jouer sa tête,
Je puis encore mettre au jeu.

MARCEL, *lui donnant la main.* A demain, capitaine... passez dans la rue où je demeure, appelez Marcel, montez si je parais à la fenêtre.

DUBARTAS. A la bonne heure, triple diable!... (*Marcel fait un mouvement en apercevant Marie qui entre dans le jardin avec Pascal.*) Qu'avez-vous?... (*Apercevant Marie.*) Ah! ah! le cotillon!... escorté d'un Cerbère!

MARCEL. Ah! que je voudrais lui parler, ne fût-ce qu'un instant!

DUBARTAS. Eh bien, voulez-vous que j'emporte le bourgeois?

MARCEL. Oh! prenez garde, je respecte cette jeune fille, et je ne voudrais pas...

DUBARTAS. Respectez-la, soit, mais respectez-la de plus près... D'ailleurs, triple diable, ce que je veux faire c'est pour vous obliger et vous valoir un tête-à-tête... Soyez tranquille, je ne brusquerai pas le bonhomme!... je sais vivre, mon gentilhomme!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PASCAL, MARIE.

MARIE, *à part, apercevant Marcel.* Il est là!... je suis heureuse de le voir!

PASCAL. Eh bien, Marie, voilà un joli temps pour la promenade?

MARIE. Oui, mon père.

PASCAL. Je me le suis dit souvent, aujourd'hui, tout en travaillant à la bibliothèque... je ne manquerai pas ce soir de sortir avec ma chère petite Marie.

MARIE. Vous êtes si bon pour moi!

PASCAL. Par exemple!... c'est toi qui es bonne, c'est toi qu'on doit aimer... Viens donc du côté du bassin... nous allons voir si les poissons sont couchés.

MARCEL, *à Dubartas.* Il va l'emmener!

DUBARTAS. Allez leur dire bonsoir!

MARCEL. Je crains de lui déplaire!

DUBARTAS. Ta, ta, ta... laissez-moi faire alors.

MARCEL. Où allez-vous?

DUBARTAS. Soyez tranquille!... (*Allant à Pascal.*) Eh! triple diable! je ne me trompe pas!

PASCAL. Monsieur!...

DUBARTAS. Je me disais en vous regardant, c'est bien lui!

PASCAL. Effectivement, monsieur, c'est moi... mais je ne me rappelle pas...

DUBARTAS. Je vous ai vu quelque part.

PASCAL. J'y vais quelquefois, mais je ne me souviens pas... Reconnais-tu monsieur, toi, Marie?

MARIE. Mon père... mais...

PASCAL. Ah! j'y suis... vous m'aurez vu à la bibliothèque du roi!

DUBARTAS. Précisément, triple diable!

PASCAL, *à part.* Mon Dieu, comme il jure ce monsieur!

MARCEL, *s'avançant, à Pascal.* Le capitaine est de mes amis.

PASCAL. Ah! monsieur Marcel!

MARCEL. Il vient me voir quelquefois, et comme je suis votre voisin...

PASCAL. Il m'aura vu à la fenêtre!... c'est ça!... Comme on se retrouve pourtant dans Paris... (*bas, à Marie.*) Ne me quitte pas le bras.

DUBARTAS. Ah ça, des amis ne se recontrent pas sans trinquer ensemble!

PASCAL. Bien obligé, monsieur, mais je ne bois jamais entre mes repas.

DUBARTAS. Ah ça, vous me refuseriez, triple diable!

PASCAL, *à part.* Décidément, il jure beaucoup!

MARCEL. Oh! acceptez, monsieur Pascal; le capitaine est un brave homme; et, comme vous me faites quelquefois l'amitié de me recevoir chez vous, dans votre intimité de famille, je ne voudrais pas vous engager à vous trouver en mauvaise compagnie.

PASCAL. Mais je n'ai pas l'intention de refuser monsieur.

DUBARTAS. A la bonne heure!

PASCAL, *bas, à Marie*. Tu n'as pas peur avec monsieur Marcel?

MARIE. Non, mon père!

DUBARTAS, *entraînant Pascal*. Le diable m'emporte, monsieur, vous ressemblez comme deux gouttes de vin à un Flamand chez qui j'ai logé dans la dernière guerre.

PASCAL. Ah! ah!

MARCEL, *bas, à Marie*. Que je suis heureux de pouvoir vous dire enfin que je vous aime depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois!

AIR : *La Fille du carillonneur* (Amédée de Beauplan).

MARIE.

J'ai tort, monsieur, lorsque je vous écoute.

MARCEL.

Ce que je dis ne vous touche-t-il pas?
Sur mon amour avez-vous quelque doute?

MARIE.

Mon père est là, parlez un peu plus bas.

Il lui parle bas.

Comment? comment? je ne vous entends pas,
Plaît-il? plaît-il? mais vous parlez trop bas.
Un peu plus haut, je n'ai plus peur!
Vos paroles me vont au cœur!
Un peu plus haut, je n'ai plus peur!

MARCEL.

Eh bien, Marie, entends que je t'adore,
Et que de toi j'attends tout mon bonheur.

MARIE.

C'est bien, monsieur, mais pour le dire encore,
Parlez plus bas, car vraiment j'ai bien peur.

Il lui parle bas.

Comment? comment? je ne vous entends pas,
Plaît-il? plaît-il? mais vous parlez trop bas.
Un peu plus haut, je n'ai plus peur!
Vos paroles me vont au cœur!
Un peu plus haut, je n'ai plus peur!

PASCAL. Viens donc, Marie!

DUBARTAS. Allons, à votre santé, monsieur... monsieur?

PASCAL. Onésime Pascal, pour vous servir, si j'en étais capable.

DUBARTAS. Vous êtes trop honnête, et, à mon tour, s'il vous fallait jamais un coup d'épée...

PASCAL. Je vous rends grâces, monsieur. Viens donc, Marie?

MARIE. Me voilà, mon père.

DUBARTAS, *à Pascal*. Parbleu, monsieur, je serai charmé de faire un tour de promenade avec vous.

PASCAL. Oh! pardon, mais je vais rentrer avec ma fille.

MARCEL, *bas*. Marie, je vous en supplie, prenez cette lettre!...

MARIE, *de même*. Cette lettre!... Je fais mal, sans doute, mais je ne puis vous refuser...

MARCEL, *de même*. Oh! merci! merci!...

Le premier Ministre est rentré dans le jardin.

DUBARTAS. Triple diable! monsieur Pascal, si nous allions voir le spectacle des Marionnettes!...

PASCAL. Bien obligé, monsieur, nous allons rentrer... Viens, Marie...

DUBARTAS. Vous nous permettrez de vous accompagner...

PASCAL. Je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin que la galerie!...

DUBARTAS, *prenant le bras de Pascal*. Vraiment! monsieur Pascal, vous m'avez inspiré une profonde affection, et le premier gredin qui vous toucherait le coude, je l'exterminerais sous vos yeux...

PASCAL. Merci, n'exterminez personne, monsieur le capitaine... Merci... allons, Marie!...

MARCEL, *bas, à Marie*. Nous quitter déjà!...

AIR : *La cloche fidèle* (Invalides).

A vous pour la vie!...
Un dernier regard!...

PASCAL.

Rentrons, viens, Marie,
Rentrons, il est tard.

Il se retourne pour regarder les deux amants.

DUBARTAS, *se retournant*.

Allons, triple diable,
Marchons comme il faut!

PASCAL, *à part*.

Il est très-aimable,
Mais il jure trop.

ENSEMBLE, *en sortant*.

PASCAL.

Allons, viens, ma fille,
Car voici la nuit.
Dans une famille
S'attarder, ça nuit.

MARIE.

Une jeune fille,
Alors qu'il fait nuit,
Doit dans sa famille
Se rendre sans bruit.

DUBARTAS.

Il nous prend sa fille,
Parce qu'il fait nuit,
Mais la lune brille
Et le quinquet luit.

MARCEL.

Oui, charmante fille,
Le jour et la nuit,
Mon amour qui brille
Te suivra sans bruit.

SCÈNE IX.

LE MINISTRE, CLÉMENT, VERNIER, DUBARTAS, MARCEL.

LE MINISTRE, *s'approchant.* Vous voyez ce jeune homme?...

Il désigne Marcel.

CLÉMENT. Oui, monseigneur...

LE MINISTRE. Lui, et le fier-à-bras qui l'accompagne, je veux que vous les suiviez pas à pas, à toute heure, de nuit, de jour!... Cette espèce de lansquenet est sans doute recruté par le jeune homme... Quant au jeune homme lui-même, si vous le perdez un instant de vue, songez-y, c'est la Force que je vous promets!

Il s'éloigne.

CLÉMENT. Diable! diable!...

Il parle bas à ses hommes.

MARCEL, *revenant.* Allons, capitaine, je vous quitte; je rentre chez moi!...

DUBARTAS. Ta, ta, ta! voilà bien les amoureux... Toujours du galon, jusqu'à ce qu'ils soient au bout...

MARCEL. Vous vous trompez, capitaine; ce n'est pas l'amour qui me fait partir...

DUBARTAS. A la bonne heure!...

MARCEL. Entre amis, pas de gêne!... Passez gaiement la soirée; voici des pistoles!...

DUBARTAS. Soyez tranquille, je ne vais pas les laisser dormir!...

MARCEL. A demain!...

DUBARTAS. A demain!... (*Marcel sort.*) Et moi, j'achève la bouteille, et je vole auprès de Justine!... (*A Vernier, qui s'est assis à la table.*) Vous avez quelque chose à me dire?...

VERNIER. Non... du tout!...

DUBARTAS. Triple diable! vous vous approchez comme pour m'embrasser!... Encore un individu!... (*S'asseyant. A part.*) Qu'est-ce que ça veut dire! Je boirai jusqu'à ce qu'ils aient disparu... Je n'aime pas leur figure!... (*Haut.*) Pardon, il me faut presque toute la table!...

VERNIER. C'est bien, monsieur, pourvu que nous ayons assez de place pour vider une bouteille...

DUBARTAS, *à part.* Il est trop poli!... Je m'en vais!... (*Appelant.*) Holà! père Giroflée!... (*Vernier se dispose à s'en aller. A part.*) Ah ça, il s'en va aussi!... Ta, ta, ta...

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE. Ah! vous voilà!... Il faut donc qu'on vienne vous chercher; j'ai couru à avoir une soif de possédé!...

DUBARTAS. Eh bien, bois!...

JUSTINE. Ah! que vous êtes gentil!... Vous aurez joué, vous aurez tout perdu!... Quel malheur d'avoir affaire à un homme qui ne sait pas garder un rouge liard; et moi qui comptais m'amuser ce soir!...

DUBARTAS. Tu t'amuseras, triple diable!... Tiens!... voilà des pistoles!... Allons, partons du pied gauche!... (*A Vernier, qui s'est levé.*) Ah! je vous attendais là!...

VERNIER. Comment!...

DUBARTAS. Comment? triple diable! vous venez à ma table, vous me regardez, je bois, vous buvez, vous me parlez, vous voulez partir quand je pars!...

VERNIER. Eh bien, monsieur!...

DUBARTAS. Eh bien, c'est une provocation et voici ma réponse!...

Il lui jette une bouteille.

JUSTINE, *criant.* On attaque mon capitaine!... Au secours! à la garde!

Bruit. Mouvement dans le jardin. Le Guet et le Peuple.

AIR : *Anathème* (de la Juive).

JUSTINE.

Au secours! à la garde!
Au secours! à la garde!
Ah! messieurs, prenez garde,
Ici nous sommes deux.
Vous avez moins d'audace
Quand on vous parle en face,
Votre valeur s'efface,
Champions peu valeureux.

DUBARTAS.

Pourquoi faire la garde?
C'est moi que ça regarde.
Allons, bien vite en garde
Ou je vous coupe en deux.
Vous avez moins d'audace
Quand on vous parle en face,
Votre valeur s'efface,
Champions peu valeureux.

LE GUET ET LE PEUPLE.

Qui demande la garde?
C'est nous que ça regarde;
Pourquoi se mettre en garde?
Dix au moins contre deux.
Au palais quelle audace!
Se battre face à face!
Ce n'est pas là la place.
Arrêtez! malheureux!

ACTE DEUXIEME.

Une chambre chez Pascal : par une large fenêtre placée au fond, on voit la chambre de Marcel, de l'autre côté de la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, *puis* MARGUERITE.

MARIE, *à la fenêtre à part.* Sa fenêtre est encore fermée!... Je ne sais, mais aujourd'hui son absence me semble d'un triste augure!... Je ne puis me délivrer de cette pensée qu'un danger le menace, et qu'il est engagé dans quelque entreprise fatale... On dirait qu'il prend des précautions pour échapper à des poursuites, à des ennemis!.. (*Marguerite entre. — Se retournant.*) Ah! c'est toi, Marguerite?

MARGUERITE. Toujours regardant cette fenêtre?...

MARIE. Oui...

MARGUERITE. Pauvre enfant!.. Cet amour que j'ai deviné plutôt que vous ne me l'avez confié, Dieu veuille qu'il ne fasse pas le malheur de votre existence!..

MARIE. Et pourquoi, Marguerite?.. Si tu savais avec quels égards, avec quelle retenue Marcel m'a fait connaître ses sentiments pour moi!.. Que de fois il m'a regardé de là avec des yeux suppliants, avant de me dire qu'il m'aimait!.. Et puis, son désir, son bonheur, c'est d'unir sa destinée à la mienne!..

MARGUERITE. Mais, enfin, ce jeune homme qui vient quelquefois ici causer, faire sa petite partie avec M. Pascal, le connaissez-vous bien? Je ne le connais pas, moi...

MARIE. Mais tu sais bien qu'il est à Paris depuis peu de temps, qu'il y a été appelé par son oncle, et je pense qu'il cherche à obtenir quelque emploi...

MARGUERITE. Il me semble à moi qu'il ne s'inquiète guère d'une place; je le soupçonne plutôt d'appartenir à une famille riche et noble; car j'ai remarqué chez lui des visiteurs d'importance...

MARIE. Eh bien, il ne dérogerait pas en épousant Marie de Ferrières...

MARGUERITE. Non, certes... Et si jamais vous pouviez tirer parti de cette lettre que le régent écrivit autrefois à votre pauvre mère lorsqu'elle devint veuve...

MARIE. Tu sais bien que Pascal a vainement essayé d'arriver jusqu'au régent... ou plutôt qu'il n'a pas insisté pour rappeler au prince que mon père mourut glorieusement à ses côtés dans les guerres d'Espagne... Ce bon Pascal!.. Il n'a pas voulu qu'on partageât sa bienfaisance, ses soins, son affection, à mon égard. Pauvre orpheline, il me recueillit toute enfant sous la dernière bénédiction de ma mère; aussi je l'aime comme si je lui devais le jour.

AIR : *La Vieille de Surène.*

L'amour qu'en nous en voit paraître
Pour ceux que Dieu fit nos parents,
Du sang est moins la voix peut-être
Que le prix de leurs soins touchants.
Celui qui, malgré sa misère,
Contre le besoin me defend;
Celui-là n'est-il pas mon père,
Et ne suis-je pas son enfant?

SCÈNE II.

MARGUERITE, MARIE, PASCAL.

PASCAL. Ah! ah! vous voilà!.. De quoi parliez-vous?..

MARIE. De vous, mon père...

PASCAL. Et que disiez-vous?

MARIE. Nous disions que vous êtes bien bon, et qu'aussi on vous aime, on vous aime!..

PASCAL. Vraiment, ma petite Marie!..

MARIE. Voyez!.. vous avez encore travaillé à vous fatigner, aujourd'hui, jour de repos... quand la bibliothèque est fermée!... C'est mal, je vous gronderai.

MARGUERITE. Vous vous rendrez malade.

PASCAL. Bah!.. ça m'ennuie de ne rien faire...

MARGUERITE. Et vous avez écrit ce tas de papiers!..

MARIE. Qu'est-ce que c'est, père?

PASCAL. Je n'en sais rien, mon enfant... Je ne lis presque jamais ce que je copie; ça me ferait perdre du temps... Je regarde tout simplement, et je fais courir la plume... Quant à ça, ça doit être des procédures, puisque c'est un procureur qui m'a donné ce travail...

MARIE. Et ce travail, vous allez le porter?...

PASCAL. Oui, ma fille, et si tu veux venir avec moi, ça t'amusera...

MARIE. Oh! non...

PASCAL. Tu verras l'étude du procureur;

tous les clercs qui sont là, occupés à griffonner et qui font grincer les plumes sur le papier à ravir!

MARIE. Merci, mon père; je préfère rester ici... Je veux achever ce dessin...

PASCAL. Je te défends de travailler plus qu'il ne faut... Je ne t'ai pas fait apprendre tout ce que tu sais pour gagner ton pain au péril de ta santé... Est-ce que je ne suis pas là, moi?... On ne nous paye pas à la bibliothèque, c'est vrai; mais j'ai mes petites économies, j'ai ce que me rapportent mes copies... Et si tout cela venait à manquer, eh bien, je trouverais autre chose pour qu'il ne te manquât rien, à toi, ma fille chérie; car tu es ma fille, n'est-ce pas?

MARIE. Et jamais fille n'a aimé son père plus que je ne vous aime! Depuis le jour où vous m'avez adoptée, votre dévoûment a été inaltérable, votre bonté toujours attentive...

AIR *nouveau de M. Lautz.*

N'est-ce pas que, dans votre cœur,
Je suis votre fille chérie?

PASCAL.

Ah! je sens bien tout mon bonheur
Quand tu me regardes, Marie.
En voyant tant de charme en toi,
Un regret pourtant m'importune;
Je trouve que c'est mal à moi
De n'avoir pas su faire fortune.

(*Appelant.*) Marguerite!

MARGUERITE, *rentrant.* Voilà, monsieur...

PASCAL. Je m'aperçois que j'ai oublié notre petit sansonnet; donne-lui sa portion...

MARGUERITE. Oui, monsieur...

PASCAL. Arrose les fleurs... Ah ça, Marie, depuis quelque temps cette fenêtre est toujours ouverte...

MARIE. Pour avoir de l'air, mon père...

PASCAL. Oui, mais les soirées sont fraîches, et je ne veux pas que tu te rendes malade, moi! Il faut fermer tout ça... la fenêtre, les rideaux...

MARIE. Oh! pour les rideaux, non!

PASCAL. Soit!... Hein! voilà notre jeune voisin qui rentre chez lui... Tu sais? ce jeune homme que nous avons rencontré hier soir au Palais-Royal, avec cet officier qui me fait l'effet d'être bien terrible?... (*Marcel est chez lui et s'est approché de sa fenêtre. — Il salue.*) Il nous salue!..... Serviteur, monsieur!... (*A Marie*) Rends-lui donc son salut, Marie!...

MARIE. Je veux bien, mon père!...

PASCAL. Là!... et que ça n'aille pas plus loin!... sac à papier!... Il faut prendre garde aux tourtereaux!... Je porte tous ces papiers au procureur et je reviens bien vite... Embrassez ce vieux père, bien fort!

MARIE. De tout mon cœur!..

Pascal sort.

SCÈNE III.

MARCEL, MARIE.

MARCEL, *à sa fenêtre.* Vous êtes donc seule enfin, mademoiselle!...

MARIE. Oui, monsieur...

MARCEL. J'ai regardé bien des fois et je ne vous ai pas vue... Merci de ce que vous m'avez écrit, Marie!... Ce billet ne me quittera plus... Il sera toujours là, sur mon cœur!... Mon Dieu! comme vous semblez craindre de vous avancer à la fenêtre!... Vous ne voulez donc pas que je vous voie bien!...

MARIE. Mais vous ne songez donc pas, à votre tour, que nous avons des voisins et qu'on pourrait...

MARCEL. Eh bien, je vais aller chez vous...

MARIE. Non, monsieur, non... ne venez pas... Il ne m'entend plus, il ne m'écoute plus!... (*à la fenêtre*) il va venir... Comme cet amour remplit déjà toute ma vie, comme le repos et le calme m'ont abandonnée... Et mon père à qui j'aurais dû me confier et que je trompe pour la première fois!... (*On frappe. — Elle ouvre*). C'est vous!

MARCEL. Oh! ne vous alarmez pas, mademoiselle Marie : n'a-t-on pas l'habitude de me voir souvent ici?

MARIE. Oui, mais quand mon père s'y trouve... Et je suis seule!...

MARCEL. Seule! C'est ce que je désirais depuis longtemps... Je puis vous dire enfin tout mon bonheur d'être ainsi près de vous... Marie, cet instant comptera dans ma vie!... Vous avez donc reçu sans colère l'aveu de cet amour que vous m'avez inspiré?

MARIE. N'ai-je pas répondu à ce billet que vous m'aviez écrit?

MARCEL. Oui, et je vous remercie, car ces lignes que vous avez tracées je les relis sans cesse et en vous bénissant. Si vous saviez ce que mon amour partagé m'apporte de consolation, de bonheur, d'espérances pour l'avenir...

MARIE. Des consolations! avez-vous dit?... Vous souffrez?

MARCEL. Oui, car la fatalité peut s'abattre sur tous ces rêves que je fais pour vous. Depuis que je suis venu demeurer là, depuis que je vous ai vue, je vous aime, et depuis ce jour-là aussi, ma destinée est mêlée à des événements qui peuvent à chaque instant nous séparer...

MARIE. Et pourquoi livrez-vous votre repos, votre bonheur, à des périls que j'ignore, mais qui me font trembler?...

MARCEL. Ne m'interrogez pas, Marie, car je ne pourrais vous répondre; et si je me suis condamné à éveiller vos alarmes, c'est que cette entrevue est solennelle, c'est que demain peut-être je serai entraîné loin de vous!...

MARIE. Grand Dieu!...

MARCEL. Ou bien, je vous reviendrai heureux de vous revoir, et je dirai à votre père : Qu'elle soit à moi!... Et alors, unis pour toujours, notre existence s'écoulera pleine de bonheur et brillera peut-être de quelque illustration!...

MARIE. Oh! puisque vous me parlez de dangers qui vous menacent, puisque je ne vous reverrai plus peut-être, vous ne partirez pas sans que tous mes vœux vous accompagnent... Ce que je dis n'est pas bien sans doute, mais je m'en voudrais de vous cacher ma pensée... Marcel, l'incertitude où vous me laisserez sera bien cruelle, et je prierai avec ferveur pour que le péril ne vous atteigne pas!...

MARCEL. Et votre prière me sauvera comme la prière d'un ange...

MARIE. Marcel, je me fie à vous, car vous ne pouvez me tromper!... J'ai deviné en vous le gentilhomme; ne craignez pas de déroger en aimant la fille du comte de Ferrières!...

MARCEL. La fille du comte de Ferrières!...

MARIE. Oui, recueillie par Pascal.

MARCEL. Votre main, Marie; voici la mienne.

AIR : *Une branche fleurie.*

MARIE.

Pour vous j'aurai, Marcel,
Une chaste tendresse.

MARCEL.

Dieu reçoit dans le ciel
Cette sainte promesse.

MARIE.

Si par quelque malheur
Le destin nous sépare,
Vous vivrez dans mon cœur,
Et là rien ne s'égare.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARGUERITE, MENARD.

MARGUERITE, *en dehors.* Par ici, monsieur, par ici! (*Elle entre.*) Ah! vous voilà, monsieur Marcel; ça se trouve bien : voilà un monsieur qui désire vous parler, à vous et à monsieur Pascal.

MENARD, *entrant.* Mademoiselle, je vous salue.

MARIE. Monsieur, mon père ne peut tarder à rentrer, et puisque vous désirez parler à monsieur Marcel, je vous laisse. (*Bas, à Marcel.*) Nous serons encore près l'un de l'autre.

Elle sort avec Marguerite.

SCÈNE V.

MARCEL, MENARD.

MARCEL. Qu'y a-t-il donc? Que le diable vous emporte.

MENARD. Merci!... Voilà un neveu qui salue son oncle d'une façon singulière.

MARCEL. Eh bien, de quoi s'agit-il?

MENARD. De laisser l'amour de côté au moins pour vingt quatre heures.

MARCEL. Ah! et pourquoi, s'il vous plaît?

MENARD. Parce que le régent va ce soir à l'abbaye de Chelles, qu'il faut l'enlever dans le bois de Vincennes, et que si le coup est manqué, on ne nous manquera pas, nous qui avons promis de réussir dans cette entreprise...

MARCEL. Eh bien, je suis prêt!

MENARD. Et vos hommes?

MARCEL. J'ai revu le capitaine ce matin; je l'attends ici, chez moi, et les camarades dont il dispose peuvent être réunis en un clin d'œil...

MENARD. Très-bien. Maintenant, il s'agit de serrer les fils de la trame... Je vais vous quitter pour m'occuper de quelques détails qui ne regardent que moi, en ma qualité de secrétaire et d'homme de bon conseil...

MARCEL. Que voulez-vous dire?

MENARD. Vous saurez cela plus tard.

MARCEL. Et qu'avez-vous à dire à Pascal?

MENARD. Vous ne tarderez pas à l'apprendre, car le voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL. Votre serviteur très-humble, messieurs...

MENARD *et* MARCEL. Monsieur Pascal...

MENARD. Mon neveu que voici est votre voisin, monsieur Pascal.

PASCAL. J'ai cet avantage, monsieur, et j'ai grand plaisir à le recevoir chez moi.

MENARD. Je suis venu pour vous dire que votre réputation de copiste nous avait engagés à vous faire part d'une excellente occasion...

PASCAL. Vous êtes mille fois trop bon, monsieur.

MARCEL, *bas*. Ménard, je ne veux pas qu'il soit exposé aux dangers que nous pouvons courir !

MENARD, *de même*. Soyez donc tranquille, (*Haut.*) Un personnage riche, hant placé, désire faire copier des papiers importants par un homme sûr, habile, expéditif... Voici son adresse ; vous pouvez vous présenter chez lui.

PASCAL. J'irai demain, monsieur.

MENARD. C'est à l'instant qu'il faut y aller, et demain il faut livrer cette copie.

MARCEL. Mais, mon oncle, monsieur Pascal n'a peut-être pas le temps...

PASCAL. Comment, monsieur ! j'ai toute la nuit devant moi !... Ça va marcher ferme, allez !...

MENARD. J'ai une recommandation à vous faire, c'est de ne montrer ces pièces à personne.

PASCAL. A personne !... discrétion, c'est ma devise... Je vons avoue même qne je ne fais jamais attention à ce que je copie... Je pars, messieurs, je pars et je reviens.

MENARD. Vous serez largement payé, monsienr Pascal.

PASCAL. Je ne puis pas m'y opposer !... Vais-je avoir l'bonneur de vous retrouver ?

MENARD. Peut-être !...

PASCAL, *lisant l'adresse*. Rue Saint-Honoré, 290 !... Je vais emmeuer Marie avec moi, ça lui fera une petite promeuade.

MARCEL. Je me retire.

PASCAL. Comment donc ! mais vous êtes chez vous ici ; restez, asseyez-vous... et vous aussi, monsieur !...

SCÈNE VII.

MARCEL, MENARD.

MARCEL. Menard, je suis faché de voir Pascal engagé dans cette affaire.

MENARD. Et que risque-t-il ?... Qui pourrait songer à lni ?... Si je vous avais parlé de tout cela, l'amour vous aurait montré mille visions effrayantes... Allons, à bientôt, à ce soir !... Voici de l'argent pour le capitaine et ses hommes... Venez-vous ?

MARCEL. J'attendrai peut-être le retour de Pascal.

MENARD. Soit... mais n'oubliez rien.

SCÈNE VIII.

MARCEL, *puis* DUBARTAS.

MARCEL. Il a peut-être raison, et je ne dois pas m'alarmer pour Pascal.

DUBARTAS, *dans la rue*. Monsieur Marcel ! monsieur Marcel !...

MARCEL. Qui peut m'appeler ainsi ? (*Il va à la fenêtre.*) Eh ! c'est le capitaine !...

DUBARTAS. Ah ! vous voilà en face ; ne bougez pas, je monte.

MARCEL. Mais non, je vais aller vous trouver !... Il ne m'écoute pas ; il est entré dans la maison... quelle imprudence ! Menard et lui finiront par exposer Pascal, Marie ellemême, aux dangers que nous courons ; mais je saurai bien les mettre à l'abri, dussé-je rompre avec tous ces conspirateurs qui ne veulent comprendre ni l'amour ni l'amitié.

DUBARTAS *entrant*. Peut-on entrer ?

MARCEL. Comment, capitaine ! vous venez me chercher ici ?

DUBARTAS. Puisque vous y êtes, ça me paraît assez naturel. Je vous dirai que j'ai eu un mal d'enfer à m'arracher des bras de Justine et autres singeries... Elle roucoule après moi à ne pas me laisser un instant de repos ; elle parle de jalousie, que sais-je ?...

MARCEL. Ah ça, capitaine, vous ne craignez pas que votre Justine ait quelques soupçons ?

DUBARTAS. Des soupçons !... après ?

MARCEL. Je pense que vous ne lui laisserez pas deviner nos projets ?

DUBARTAS. D'abord, nos projets ne regardent pas les femmes ; ensuite, ma tendre Justine sait parfaitement que le premier qui m'entraverait dans mes courses risquerait assez gros jeu... Cela suffit !

MARCEL. Asseyez-vous, capitaine.

DUBARTAS. Soit.

MARCEL. Voyons !... vous venez me parler de vos bommes, sans doute ?

DUBARTAS. Qu'on me prévienne nne heure à l'avance, et je les aurai sons la main.

MARCEL. Il nous les faut ce soir, vers dix heures.

DUBARTAS. Nous les aurons... Je leur ai donné de l'appétit en leur distribuant la monnaie que vous savez.

MARCEL. Ne vous embarrassez pas de l'argent !...

DUBARTAS. Je vous assure que je n'en suis jamais embarrassé, surtout lorsque je n'en ai plus.

MARCEL. En voici, et beaucoup !...

DUBARTAS. Plus il y en a, mieux ça va, et mieux ça roule.

MARCEL. Prenez donc !

DUBARTAS. Tout à l'heure ; il faut d'abord causer un peu, et convenir de nos petites conditions...

MARCEL. Des conditions ?

DUBARTAS. Oui, attendez !... Mon gentilhomme, vous savez mon nom, mes qualités, mon caractère ; je m'appelle Dubartas, j'aime

trois choses, le vin, le jen et les femmes, et je suis prêt à risquer ma tête grise avec un abandon patriarcal... Cela vous va ?

MARCEL. Très-bien.

DUBARTAS. Vous m'avez dit quelques mots d'une conspiration contre le régent et en faveur du duc dn Maine.

MARCEL. Oui.

DUBARTAS. Je n'en veux pas au régent; je l'ai vu à l'armée et il allait bien ; il gouverne à mon gré, et je ne vois pas que les affaires marchent mal ; mais j'en veux an ministre de la gnerre, et une conspiration m'amusera peut-être !... D'ailleurs, vous me plaisez; j'entre dans la conspiration, et si elle tourne mal, je vons réponds que toutes les Bastilles, tous les juges, tous les mille diables d'enfer, ne pourront pas se vanter de m'avoir vu faire la grimace !...

MARCEL. J'en suis persuadé. Après ?

DUBARTAS. Après?... eh bien , mais à votre tour à défiler votre chapelet.

MARCEL. Comment ?

DUBARTAS. Oui, vons me connaissez, mais je ne vous connais pas moi !... Autre chose: que me donnera-t-on si l'affaire va bien ?

MARCEL. J'ai mission de vous promettre le grade de colonel et cent mille livres comptant !...

DUBARTAS. C'est gentil, je n'en demande pas davantage !... Et au nom de qui me faites-vous cette douce promesse ?

MARCEL. Au nom de ceux qui sont à la tête de l'entreprise.

DUBARTAS. Ceci n'est pas assez clair.

MARCEL. Comment?...

DUBARTAS. Ah ça, on dit à ce petit capitaine Dubartas : Mon ami, vous allez mettre le feu aux quatre coins de Paris, à l'Europe entière peut-être, sans compter que vous ponvez vous évanouir dans la bagarre, ni plus ni moins qu'un écu de six livres dans un souper avec Justine !... Et le petit capitaine Dubartas ne saura pas le nom d'un seul de ses camarades !... (*Se levant.*) Ce n'est pas juste, et je venx qu'il en soit autrement !

MARCEL. Vous vonlez ?...

DUBARTAS. Je veux !...

MARCEL, *se levant*. Et si je refuse, moi, de vous livrer nn secret dont vous pouvez vous passer ?

DUBATAS. Eh bien, alors, je vous tire nne profonde révérence; voilà !...

MARCEL. Ainsi vous partez, emportant ce que vous savez de la conspiration ?

DUBARTAS. Qu'est-ce à dire, jeune homme, me soupçonneriez-vous ?

MARCEL. Vous refusez bien de vous en rapporter à moi aveuglément.

DUBARTAS. Adieu !...

MARCEL, *lui barrant la porte.* Écoutez, capitaine, je ne venx pas que vous me quittiez ainsi; vous resterez dans cette chambre jusqu'à ce que je vous vous dise: Vous êtes libre de vous éloigner !

DUBARTAS. Ta, ta, ta, ta... me retenir de force, moi, Dubartas ! triple diable ! vous avez donc nne compagnie par là, dans quelque armoire ?

MARCEL. J'y suffirai pent-être.

DUBARTAS, *montrant son épée*. Et ça...... cette petite baguette !

MARCEL. J'ai mon épée, capitaine !

DUBARTAS. Ça... c'est bon pour tricoter une paire de jarretières, mon jeune ami !....

MARCEL. Malheurenx !... défendez-vous !

DUBARTAS. Nous allons donc tout casser ?

MARCEL. Eh bien, vous ne voulez donc pas forcer la porte, maintenant que je la garde ?...

DUBARTAS. Triple diable ! jeune homme, vous êtes fon !

MARCEL. Venez donc !...

DUBARTAS. Ah ! vous le voulez ?...

Il s'arrête après avoir tiré l'épée.

MARCEL. Eh bien ! vous hésitez !...

DUBARTAS. Monsieur, il n'est pas un homme au monde qui puisse se vanter de m'avoir attendn si longtemps !... Un autre que vous, je l'aurais tué déjà ; mettez que j'ai peur, si vous voulez... Mais hier, vous êtes venu à mon secours, et le vieux soldat, le duelliste Dubartas, le capitaine débauché, n'a pas le courage de diriger son épée vers votre poitrine...

MARCEL. Et le colonel Marcel de Baville vous tend la main comme à un ami, comme à un frère !...

DUBARTAS. Le colonel de Baville ! Je ne m'étais donc pas trompé !... Ah ! c'est avec vous que je vais faire une expédition, vous dont on m'a tant parlé dans nos guerres de Flandre !... Triple diable ! je ne regrette qu'une chose, c'est de ne ponvoir crever qn'une fois !...

MARCEL. Maintenant, capitaine, vous allez tout savoir !...

DUBARTAS. Et si je ne veux rien savoir, moi ; et s'il ne me plaît pas de faire la moindre question ; et si je veux qne le colonel de Baville me mène où il lui plaira comme un enfant au maillot !... Je ne suis rien, moi, qu'une vieille tête qu'il faut conduire, et qui peut rester en chemin sans que ce soit une grande perte !...

MARCEL. Capitaine, il est de mon devoir de vous faire connaître nos projets et notre situation !... Nous n'en sommes plus à former des plans, à nous arrêter à des espérances, et c'est aujourd'hui même que nous allons agir !...

DUBARTAS. Ah !

MARCEL. Oui, ce soir, dans le bois de Vincennes, nous enlevons le régent à son retour de l'abbaye de Chelles, nous le conduisons à l'Arsenal, et demain, la régence appartient au duc du Maine!...

DUBARTAS. Eh bien, ça me va, colonel!...

MARCEL. Vous avez des chevaux pour tout votre monde?

DUBARTAS. Oui.

MARCEL. Que les chefs de l'escouade viennent à neuf heures chez moi, et que tous vos hommes nous attendent au faubourg Saint-Antoine... C'est compris?...

DUBARTAS. Parfaitement!... Au revoir, colonel de Baville!...

MARCEL. Jusqu'à demain, monsieur Marcel tout simplement, capitaine; ne l'oubliez pas!

DUBARTAS. Bouche close, bouche retenue par un triple cadenas!

JUSTINE, *en dehors*. Merci, bonne femme; mille fois merci!..

DUBARTAS. Justine!...

MARCEL. Ici?

DUBARTAS. Ça va devenir une auberge. Justine!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE. Eh bien, après?... (*A Marcel.*) Ça vous surprend de me voir ici, n'est-ce pas?...

MARCEL. Oui, mais que cela ne vous embarrasse pas, mademoiselle!...

JUSTINE. Oh! je suis sans gêne, allez. (*A Dubartas.*) Eh bien, quand vous me regarderez avec votre air effaré?...

DUBARTAS. Mais, triple diable! qui t'a dit que j'étais ici, et pourquoi y viens-tu?...

JUSTINE. Pour te voir, mon ange!...

DUBARTAS. Merci, ma déesse!...

JUSTINE, *à Marcel.* Savez-vous ce que c'est que l'amour, monsieur?....

MARCEL. Mais. oui...

JUSTINE. Vous n'aimez pas une vieille femme?

MARCEL. Non, Dieu merci!...

JUSTINE. Je vous en fais mon compliment... Rien ne rend bête comme d'aimer un barbon, à quelque sexe qu'il appartienne! Je dis cela. pour vous, capitaine. Ah! vous me quittez sous une foule de prétextes fallacieux; vous me promettez de revenir, de me conduire aux Porcherons; j'attends et je ne vois rien!... C'est joli!... Je me suis dit alors: je le trouverai, quand même il serait à la fin du monde; et je me suis mise en route; et à force de demander : Avez-vous vu un capitaine à l'air farouche, aux cheveux gris, au nez rouge, à l'uniforme rapé, à l'œil de travers?... je suis arrivée jusqu'ici, et je vous tiens, et je ne vous quitte pas...

DUBARTAS. Justine, vous m'aimez trop depuis hier!

JUSTINE. Oh! le monstre! Entendez-vous, monsieur?... Moi qui lui ait tout sacrifié!

DUBARTAS. Ta, ta, ta, ta!...

JUSTINE. Mais vous ne m'aurez pas abusée sans que je me venge; je suis prête à toutes les scènes possibles!...

MARCEL, *à part.* Cette femme va nous faire perdre un temps précieux!... L'heure avance! (*Haut.*) Voyons, mademoiselle; le capitaine est prêt à réparer ses torts envers vous!... (*Bas, à Dubartas.*) Ne l'irritez pas!...

DUBARTAS, *de même.* Triple diable! si vous saviez comme la main droite me démange...

JUSTINE. Voyez donc si le sans-cœur me dira un mot d'amour!...

DUBARTAS. Allons! je t'en dirai trois mille, tant que tu en voudras, et si bien que ça te fera bâiller prodigieusement! Je t'adore; je suis ton tourtereau, je ne respire que pour toi, je te vois partout; tu es ma divinité, mon astre, mon soleil, ma lune! tu vas venir avec moi; nous goûterons un céleste bonheur, et, pour te le prouver, si nous n'étions pas chez un ami, je casserais les bouteilles, les verres, la table, la vaisselle, tout!...

JUSTINE. A la bonne heure, j'ai retrouvé mon capitaine, mon véritable capitaine!...

DUBARTAS, *à Marcel.* Avez-vous jamais vu un amour pareil?...

MARCEL. Non, c'est vraiment touchant! (*Bas.*) Vous ne pourrez pas vous en débarrasser!...

DUBARTAS, *de même.* Comment! je l'attacherais plutôt à un arbre!...

JUSTINE, *à Marcel.* Partons! (*A Dubartas.*) Il est gentil, ton ami!...

DUBARTAS. Oui, tu devrais bien l'aimer!

JUSTINE. Scélérat!...

MARCEL, *bas, à Dubartas.* Venez chez moi tout à l'heure avec vos camarades...

DUBARTAS, *de même.* Convenu!...

JUSTINE. Que dites-vous donc tout bas?

MARCEL. Je le félicite d'être aimé à ce point...

JUSTINE. Je n'y comprends rien moi-même!... (*A part.*) Vingt-cinq louis pour dire tout ce qu'il fera d'ici à demain!... Jamais la Fillon n'aura été si généreuse!... (*Haut.*) Viens, mon trésor!..

DUBARTAS. Passez, madame.

AIR : *M. Morin.* (Scène II, Cirque).

ENSEMBLE.

DUBARTAS.

De cette folle tête,
Faut-il être épris?
L'homme est souvent bien bête

Avec des cheveux gris.

JUSTINE.

De cette vieille tête
Mon cœur est épris;
Une femme est bien bête
D'aimer des cheveux gris.

Fin de l'ensemble.

JUSTINE.

Allons jusqu'à la porte,
Donnez-moi la main.

DUBARTAS.

Que le diable l'emporte
Au moins jusqu'à demain.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Sortie.

SCÈNE X.

MARGUERITE, *puis*, MARIE *et* PASCAL.

MARGUERITE. Les voilà partis!... Qu'est-ce que cela veut dire?... Jamais je n'ai vu tant de monde dans le maison!... J'ai bien peur que nous ne soyons tous au moment de perdre notre tranquillité!... Pourvu que le bonheur de ma chère Marie ne soit pas exposé... je ne sais pourquoi, j'ai bonne idée de ce jeune homme...

PASCAL. Voilà!... sais-tu, Marie, que tu n'avais pas l'air enchanté de faire cette petite promenade?...

MARIE. Vous vous trompez, mon père, vous vous trompez...

PASCAL. A la bonne heure!... c'est au moins un prince que nous sommes allés voir! Je crois que je serai largement payé?....

MARIE. Vous allez vous mettre à travailler?..

PASCAL. N'as-tu pas entendu?... C'est pressé... Allons, ne gronde pas, ne boude pas... va dans ta chambre, va, mon enfant...

MARIE. Oui, mon père...

PASCAL. Marguerite, prépare un bon souper; ce que ma petite Marie aimera le mieux.

MARGUERITE. Oui, monsieur...

MARIE. Oh! je n'ai pas faim!...

PASCAL. Nous verrons ça, nous verrons ça!... Mes plumes, mon écritoire, bon!... du papier? Voilà?... Ah! mon canif!...

MARIE. A bientôt, mon père!...

PASCAL. A bientôt, Marie, ma fille, mon enfant chéri!...

MARIE, *à part*. Mon Dieu, veillez sur Marcel!...

SCENE XI.

PASCAL, *seul.*

Ah ça, si ça continue, je crois que je ferai fortune, Dieu me pardonne!... La copie abonde que c'est une bénédiction! (*En parlant, il dispose, les papiers et se met à écrire.*) Voyez un peu, si on nous payait notre arriéré à la bibliothèque! c'est ça qui arrangerait nos affaires!.. Trois ans à mille livres, ce serait superbe!... Trois mille livres de côté, pour arrondir la petite dot de Marie... Ah! ah!... voilà une drôle d'écriture, par exemple!.. Ce n'est pas d'un Français; c'est un écriture étrangère... Ce personnage que je vais allé voir... c'est peut-être quelque ambassadeur!... Avec tout ça, sept et trois, ça fait dix: dix mille livres pour sa dot, à cette chère enfant!... Où en étais-je donc?... Ah!... là... « Ce gouvernement qu'il fallait renverser... » Renverser... Allons! la voilà tout à l'heure en âge d'être mariée... « Un ministre corrompu....» Mariée!... Et si son mari ne vent pas demeurer avec moi!... Ce serait bien cruel!... je n'y survivrais plus... « Le roi d'Espagne fait marcher des troupes nombreuses...» Toutes mes douces habitudes, mes heureuses habitudes seraient donc perdues!... « La Normandie entière est soulevée pour cette cause qui devait triompher...» La Normandie est soulevée à présent!...» Le duc du Maine... Le duc du Maine...» Cette chère Marie... Quelle aimable enfant!... C'est tout le portrait de sa pauvre mère que je vois encore, là, devant moi!.. Oh! oui! digne femme, j'aime bien votre enfant orpheline.., « C'est rendre au testament du grand Louis XIV la puissance qu'on lui avait ravie... ravie... C'est rendre la régence à qui elle appartient de droit...» Ah ça, qu'est-ce que c'est que tout ça... Est-ce que je copie de travers?... Il me semble qu'il y a des choses singulières dans tout cela. Ou bien je rêve... voyons!... Voyons!... « Manifeste adressé à nation française...» Sac à papier.., c'est peut être une pièce qui vient du ministre... Il me semble que j'ai copié ce mot-là, ministre!... Mais il me viendrait de la copie du gouvernement à ce compte-là... Eh! eh! j'en profiterais pour toucher un mot de mon arriéré à la bibliothèque... « Ministre corrompu...» Ah! mon Dieu!... Mais, c'est contre lui, mais on parle de soulèvement, du roi d'Espagne, du duc du Maine!... Mais c'est une pièce séditieuse que j'ai là!... Je suis compromis dans un complot, je suis perdu!... Que faire, grand Dieu, que faire? On découvrira la conspiration, on arrivera jusqu'à moi, on viendra ici, on m'arrêtera, on me jugera, on me condamnera, on me.... Ah! Seigneur, Seigneur!... Si je parle au pouvoir, à n'importe qui, les conspirateurs me feront succomber sous leurs poignards... Si je ne parle pas, le ministre peut me livrer à la torture, à la question ordinaire, extraordinaire, à tout ce qu'il y a de plus horrible!... Mais je ne suis pas né pour tout

cela, moi, employé à la bibliothèque du roi, moi, copiste, moi, bourgeois calme et paisible!... Les malheureux!... (*Marcel est entré dans sa chambre.*) Ils m'ont perdu! ils m'ont perdu!... Qui va là? qui vient là?

MARIE, *entrant.* C'est moi, mon père; mais qu'avez-vous donc?...

PASCAL. Ce que j'ai!... Rien!... mais, si, au contraire!

SCÈNE XII.

PASCAL, MARIE, MARCEL, DUBARTAS, CONSPIRATEURS.

MARIE. Vous êtes tout ému, tout agité?...

PASCAL. On le serait à moins... Figure-toi!... (*A part.*) Mais, non, malheureux que je suis, je ne dois pas l'entraîner dans l'abîme avec moi!

MARIE. Bien sûr, vous avez quelque chagrin, mon père!

PASCAL. Non, au contraire, je suis gai, je suis content, je suis heureux! (*A part.*) Je suis fou, je suis perdu!

DUBARTAS, *entrant chez Marcel.* Nous voici, colonel!

MARCEL. C'est bien; partons!

PASCAL. Que regardes-tu à cette fenêtre? Qu'y a-t-il?

MARIE. Tous ces hommes!...

PASCAL. Ah! mon Dieu! tout est perdu! Ils vont venir, je leur appartiens!... Non, j'appartiens au gouvernement, à la loi, au premier ministre!... Le ministre, je vais le trouver, ce papier à la main; je me jetterai à ses pieds, et je lui dirai: Ne prenez pas ma tête; je suis innocent, parfaitement innocent!

MARIE. Mon père!...

PASCAL. Adieu, ma fille, adieu!

DUBARTAS. Partons.

FINAL.

AIR *Nouveau de M. Lautz.*

LES CONSPIRATEURS *dans la chambre de Marcel.*

La nuit est sombre,
Il faut partir,
Car c'est dans l'ombre
Qu'il faut vaincre ou mourir.

PASCAL.

Adieu, ma fille, adieu!

MARIE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

PASCAL.

Je vais, je vais sauver ton père.

MARIE.

Que se passe-t-il donc, grand Dieu?

PASCAL.

Adieu, ma fille, adieu!

MARIE.

Restez ici, de grâce.

PASCAL.

Je suis un homme en place,
Je me dois au gouvernement.

DUBARTAS.

Partons, c'est le moment.

ENSEMBLE.

MARIE.

Un froid dans l'ombre
Vient me saisir;
Oui, tout est sombre,
Et je me sens mourir.

LES CONSPIRATEURS.

La nuit est sombre,
Il faut partir;
Car c'est dans l'ombre
Qu'il faut vaincre ou mourir.

PASCAL.

La nuit est sombre,
Je vais partir;
Sur l'échafaud je ne veux pas mourir.

ACTE TROISIÈME.

Au Palais-Royal: l'appartement du premier ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANGUEDOC, PÉRIGORD, DOMESTIQUES.

LANGUEDOC. Allons, messieurs, je crois que tout est en ordre... Il n'était pas facile de remettre en état le cabinet de Monseigneur: il a tout bouleversé aujourd'hui...

PÉRIGORD. Et il était d'une humeur, d'une humeur à faire frémir!...

LANGUEDOC. Bah! quelque affaire politique!... Mais cela ne le tourmente pas longtemps!... Il sait prendre son parti...

PÉRIGORD. Oui, il est philosophe... à sa place, je ferais bien comme lui!...

LANGUEDOC. A sa place! Et pourquoi n'y arriverait-on pas?...

AIR: *Vaudeville de l'apothicaire.*

PÉRIGORD.

Vraiment tu n'es pas dégoûté!...

LANGUEDOC.

Ainsi que lui je vise au ministère.

PÉRIGORD.

Mais tu n'as pas de parenté.

LANGUEDOC.

Il est fils d'un apothicaire.
Son origine dans ses yeux
Paraît avoir laissé sa trace.
Monseigneur, comme ses aïeux,
Ne regarde personne en face.

PÉRIGORD. Oui, parce qu'il est malin comme un singe et spirituel comme dix mille hommes!...

LANGUEDOC. Eh! mon Dieu, on en aurait de l'esprit, tout autant qu'il en faudrait; on aurait ce que n'a pas Monseigneur, une jambe bien faite, une taille moulée, une tournure pleine de grâce et d'aisance, et....

LE MINISTRE, *qui est entré sans être vu.* Eh bien, drôles, ne vous gênez pas!...

TOUS, *à part.* Monseigneur!...

LE MINISTRE. Ah ça, vous venez jouer la comédie dans mon cabinet!...

LANGUEDOC. Monseigneur!...

LE MINISTRE. Prenez vos ébats à l'office puisque c'est à l'office que vous vous enivrez!...

LANGUEDOC. Monseignenr, nous n'avons pas encore soupé!...

LE MINISTRE. Ah! très-bien, ce que vous dites là promet pour ce soir!... Effronté!... Y a-t-il encore du monde dans l'antichambre?...

LANGUEDOC. Oui, monseigneur...

LE MINISTRE. Qui?...

LANGUEDOC. Madame la comtesse de Rochechouart, monsieur le marquis de Belle-Isle, monsieur le colonel d'Hauterive, monsieur le financier Martel... Monsieur...

LE MINISTRE. Assez; renvoyez-les tous!...

LANGUEDOC. Quand pourront-ils revenir, monseigneur?...

LE MINISTRE. Je n'en sais rien... Quand il me plaira!... (*A part.*) J'ai bien le temps d'écouter leurs doléances, leurs suppliques et leurs balivernes... (*Haut.*) Sortez!

SCÈNE II.

LE MINISTRE, *seul.*

Il n'y a personne en France qui ne voulût être à ma place, et le dernier goujat de ce royaume a mille fois moins de soucis que moi, tout monseigneur que je suis!... Parbleu! quand cette crise sera passée, il faudra que je me donne du bon temps!... Décidément, le régent ne veut prendre aucune précaution, et moi, je suis convaincu qu'il y a sous jeu quelque manigance du diable, quelque conspiration qui engraisse de façon à éclater au moment où on y pensera le moins!... Jamais nos ennemis ne nous ont souri avec plus d'aménité, donc ils ne nous ont jamais mieux détestés; jamais ils n'ont paru plus tranquilles, donc ils se remuent vivement à la sourdine!... Cet ambassadeur d'Espagne et ce colonel de Baville qui ne sortent pas de l'hôtel du Maine; ce capitaine Dubartas qui jette l'or par terre chez la Fillon; tout cela se tient par un fil au bout duquel il y a une entreprise quelconque... Ah! si je pouvais faire arrêter l'ambassadeur!... Il n'y faut pas songer!... Quant aux autres, en les laissant libres quelques jours encore, on peut se mettre sur la voie et arriver aux principaux meneurs!... Voyons si on les aura bien surveillés!... (*Il sonne. Languedoc entre.*) Mais quoi! je suis bien sûr qu'on ne m'apprendra rien de nouveau!...

LANGUEDOC. Monseigneur a sonné?...

LE MINISTRE. Faites entrer les deux hommes qui attendent...

SCÈNE III.

LE MINISTRE, *puis* CLÉMENT *et* VERNIER.

LE MINISTRE, *seul.* Il y a quelque chose de plus puissant que les ministres, que les lieutenants de police et leurs agents, c'est le hasard!.. Dieu veuille que le hasard me vienne en aide... Approchez, messieurs, approchez!... Qu'y a-t-il de nouveau?..

CLÉMENT. Monseigneur, nous avons surveillé avec soin le jeune homme que vous nous aviez désigné...

LE MINISTRE. Ah!...

VERNIER. Et le capitaine Dubartas...

LE MINISTRE. Eh bien?...

CLÉMENT. Le jeune homme passe son temps à faire l'amour....

VERNIER. Et le capitaine à boire...

LE MINISTRE. Mais tout le monde en est là aujourd'hui, plus ou moins... Arrivez donc à quelque chose de plus personnel, de plus significatif!... Voyons... et où fait-il l'amour, ce jeune homme?

CLÉMENT. A la fenêtre...

LE MINISTRE. Ah!... cela commence, à ce qu'il paraît?... Et quelle est sa divinité?

CLÉMENT. Une petite grisette.

LE MINISTRE. Le niais!... Il ne veut donc pas faire fortune!... Nous avons aujourd'hui tant de grandes dames qui ne demandent pas mieux que de protéger quelqu'un!... Et le capitaine, où boit-il?

VERNIER. Partout, monseigneur!..

LE MINISTRE. Et quelle est sa conversation?

VERNIER. Il jure toujours!

LE MINISTRE. C'est très-bien... Ah ça, je vous ai demandés tous deux au lieutenant de police, et cela pour quelque temps... J'espère que vous faites votre service avec zèle, avec dévouement?

CLÉMENT. En toute conscience, monseigneur!...

LE MINISTRE. Vous ne fabriquez pas vos rapports d'après votre imagination?

CLÉMENT et VERNIER. Oh! monseigneur!

LE MINISTRE. Et tant que cela vous a été possible, vous avez surveillé les personnes désignées, sans les quitter d'un pas, sans les perdre de vue?

CLÉMENT. Comme vous nous faites l'honneur de nous le dire, monseigneur!

LE MINISTRE. Vous en donnez votre parole?...

CLÉMENT. Et monseigneur peut y croire en toute confiance!...

LE MINISTRE. Oh! j'y crois... aveuglément... avec abandon!... Et je ne doute pas que ma confiance ne soit justifiée, fortifiée par une preuve que je puis mettre sous vos yeux!...

CLÉMENT. Faut-il nous retirer, monseigneur?

LE MINISTRE. Non... restez! (*Prenant des papiers.*) Voici les rapports que j'ai demandés sur vous. (*Il parcourt un papier.*) Oui, oui, votre surveillance est active, mais celle que j'ai fait exercer à votre égard est plus active encore!

CLÉMENT. Monseigneur!...

LE MINISTRE. Ah! ah! quand vous suivez les gens dans les cabarets, vous y restez après qu'ils sont partis, et c'est en soupant que vous forgez vos histoires sur leur compte!... Parfait!

CLÉMENT. Monseigneur!...

LE MINISTRE. Vous ne les quittez pas d'une minute, dites-vous, et c'est tout au plus si vous passez une fois par jour dans la rue où ils demeurent!... Très-bien!... Ah ça, vous allez un peu réfléchir à votre conduite, j'aime à le croire!...

CLÉMENT. Monseigneur, vous pouvez être assuré...

LE MINISTRE, *après avoir sonné.* Je le crois, pardieu, bien...

Il parle bas à Languedoc.

LANGUEDOC. Oui, monseigneur...

LE MINISTRE. J'espère que désormais vous comprendrez mieux l'importance des missions que je vous confie... Vous y apporterez plus de soin, plus de zèle... Allez!... Allez!...

CLÉMENT. Monseigneur...

VERNIER. Tant de bonté!..

LE MINISTRE. Oh! je suis très-bon!... et surtout facile à duper!...

CLÉMENT. Quand nous ordonnez-vous de revenir, monseigneur?...

LE MINISTRE. Plus tard, plus tard.

CLÉMENT. Où faudra-t-il attendre vos ordres, monseigneur?

LE MINISTRE. A la Force.

CLÉMENT et VERNIER. A la Force!...

LE MINISTRE. Eh bien, quoi!... qu'espériez-vous donc?... Une gratification?... Vous avez fait envoyer tant de monde en prison, vous pouvez bien y passer quelques jours! Sortez, vous êtes attendus par un exempt.

CLÉMENT. Grâce, monseigneur!...

LE MINISTRE. Mais sortez donc!... (*Ils sortent. Pendant qu'ils sortent et après avoir pris du tabac.*) Ce tabac-là ne vaut pas le diable!...

SCÈNE IV.

LE MINISTRE, LANGUEDOC, *puis* JUSTINE.

LANGUEDOC, *entrant.* Monseigneur...

LE MINISTRE. Eh bien, qu'y a-t-il?

LANGUEDOC. C'est une femme qui vient de la part de madame Fillon.

LE MINISTRE. Qu'elle entre, qu'elle entre!... (*Seul.*) Quelque fine mouche qui en aura plus découvert en un quart d'heure que tous ces coureurs de cabarets n'en découvriraient en quinze jours!

JUSTINE, *conduite par Languedoc.* C'est bon, mon garçon; ce n'est pas la peine que tu ailles plus loin, j'entrerai bien toute seule, va!

LANGUEDOC. Voilà monseigneur.

JUSTINE, *après avoir regardé le Ministre. Riant.* Ha! ha! ha!... tiens! tiens! tiens! ah! que c'est drôle!

Languedoc reste interdit, et sort sur un geste du Ministre.

LE MINISTRE. Comment!... tu as le front de venir ici faire une pareille incartade?

JUSTINE. Nous sommes fâché, nous sommes méchant, ce soir!... Ah! c'est comme ça qu'on reçoit une connaissance! excusez!

LE MINISTRE. Est-ce que je te connais?

JUSTINE. Dam! avec un peu de bonne volonté!... Mais que c'est donc curieux! je n'aurais jamais pensé que vous étiez un monseigneur, moi!... vous aimez tant à rire!

LE MINISTRE. Assez!

JUSTINE. Eh bien, n, i, ni, fini!... on va se taire!.. Il ne faut pas rire non plus?... c'est bon!... on ne vous regardera pas, et on sera sérieuse!

LE MINISTRE. Il ne s'agit de rien de tout cela, folle que tu es!... il s'agit de me répondre; tu n'es pas ici pour t'amuser!

JUSTINE. J'en ai peur!... cependant ça commence à être drôle!

LE MINISTRE. Voyons... tu viens de la part de la Fillon?

JUSTINE. C'est-à-dire qu'un grand escogriffe tout noir, tout efflanqué, une manière d'exempt m'a prise sous son bras, et m'a amenée ici... je ne sais pas pourquoi.

LE MINISTRE. Si, tu le sais... On t'a chargée de nous rendre compte des démarches du capitaine Dubartas, le vieux coureur de tripots et d'aventures!

JUSTINE. Vieux coureur!... possible!... vous n'êtes déjà pas si jeune, vous!... Après ça j'ai des raisons de croire qu'il vous laisserait en chemin, à l'occasion!

LE MINISTRE. Enfin, l'as-tu suivi?

JUSTINE. Comment si je l'ai suivi! je ne l'ai pas quitté d'une minute.

LE MINISTRE. Et qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait?

JUSTINE. Ah! vous avez trop d'esprit pour ne pas deviner!... Dites donc, puisqu'il n'y a pas de princesses par ici, autres que moi, je m'en vais m'asseoir un peu!... Là... on est bien là dedans!

LE MINISTRE. Et quels hommes as-tu vus avec lui?... chez qui est-il allé?

JUSTINE. Ah ça, mais, vous n'êtes pas galant, monseigneur... Est-ce que vous croyez que ma compagnie ne lui suffit pas, à ce brave capitaine?... Je ne suis pourtant pas si changée!... (*Se regardant à une glace.*) Ça va encore!

LE MINISTRE, *à part*. Cette rouée-là ne veut point parler!... (*Haut.*) Dis donc, Justine?

JUSTINE. Tiens! vous vous rappelez mon nom! vous n'êtes pas fier, monseigneur.

LE MINISTRE. Ce sacripant de capitaine te fait mille infidélités, je parie!

JUSTINE. Peut-être!... mais il revient toujours à moi!

LE MINISTRE. Il paraît qu'il a de l'argent dans ce moment... où diable l'a-t-il trouvé?

JUSTINE. L'argent!... je sais comment il s'en va, je ne m'inquiète pas comment il arrive!

LE MINISTRE. Ah ça, est-ce que par hasard tu n'aurais pas compris pourquoi on te chargeait de surveiller le capitaine?

JUSTINE. On m'a dit qu'il était infidèle et volage, ce petit papillon gris, et puis on m'a fait promesse de beaucoup d'argent si je le suivais dans son vol léger... Ça m'a paru louche; je l'ai suivi pour voir s'il me trompait... Quant à l'argent, si on m'en avait donné...

LE MINISTRE. Eh bien!...

JUSTINE. Je l'aurais rendu en le jetant au nez de la canaille qui me l'aurait présenté!

LE MINISTRE. Comment!...

JUSTINE. Ah ça, vous croyez donc que je ne vois pas où vous voulez tous en venir?... Il s'agit de vous servir de moi pour perdre le capitaine dans quelque histoire, je ne sais laquelle, moi!

LE MINISTRE. Eh bien?

JUSTINE. Eh bien, je ne mange pas de ce pain-là, monseigneur!

LE MINISTRE. Ah! de la vertu!

JUSTINE. Du cœur, monseigneur!... Fille joyeuse, mais bonne fille!... Espionner le capitaine et le dénoncer!... mais je ne ferais pas cela contre un ennemi; et je l'aime, moi, cet homme, parce que c'est un bon diable, gai vivant, rond, jovial, courageux, et qui vous ferait danser tous drôlement, s'il vous tenait dans un coin!

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

LE MINISTRE.

Je te trouve bien insolente!

JUSTINE.

Sur quelle herbe avez vous marché?
Croyez-vous donc que l'or me tente?
Je repousse votre marché!
Justine a sa manière d'être.

LE MINISTRE.

Je t'engage à t'en faire honneur!

JUSTINE.

C'est vrai!... j'ai trop d'amis peut-être,
Mais je n'en vends pas, monseigneur.

LE MINISTRE. Je te réponds qu'on te fera parler!

JUSTINE. Ce n'est pas difficile, comme vous voyez!

LE MINISTRE. Il faudra bien que tu rendes compte de ta conduite, de celle du capitaine!

JUSTINE. Oui dà!... eh bien, je voudrais savoir beaucoup de choses pour avoir le plaisir de ne pas vous les dire!... mais je ne sais rien!

LE MINISTRE. Cela changera peut-être...

JUSTINE. Quand donc?

LE MINISTRE. Quand tu auras passé quelques jours en prison, au For-l'Évêque!

JUSTINE, *riant*. Ha! ha! Ah! bien oui, le For-l'Évêque; on dit qu'on s'y amuse beaucoup... ça me va, ça me va!

LE MINISTRE. Effrontée!

JUSTINE. Prenez garde, monseigneur, ne vous mettez pas en colère... vous allez vous rendre malade... ménagez-vous... vous savez que vous n'êtes pas fort!

LE MINISTRE. Va-t'en, va-t'en!

JUSTINE. On s'en va, on s'en va!... J'espère qu'un autre jour vous serez plus aimable!... A bientôt.

LE MINISTRE. Ah!... (*A part.*) Mais elle

va prévenir ce damné capitaine.... les mettre tous en garde!... (*Haut.*) Reste, tu ne sortiras pas!

JUSTINE. C'est bon, on restera!... on n'est pas mal ici; seulement, je parie qu'on s'amuse davantage au For-l'Évêque!

LE MINISTRE, *après avoir sonné. A Languedoc.* Dans la chambre à côté.

JUSTINE, *à Languedoc.* Conduis-moi, mon garçon, et qu'on me laisse seule le moins longtemps possible!... je suis sujette à l'ennui... (*Au Ministre.*) Monseigneur, je vous salue respectueusement.

SCÈNE V.

LE MINISTRE, *puis* MENARD.

LE MINISTRE, *seul.* Il faudra bien qu'elle parle!... Si je fais venir le capitaine, je lui dirai qu'elle est là, qu'elle a parlé!... (*A Menard, qui entre.*) Ah! vous voilà, Menard. Eh bien! je ne suis pas plus avancé que ce matin.

MENARD. Il est possible que nos ennemis se soient arrêtés en chemin!

LE MINISTRE. Oui dà!... vous êtes naïf, mon cher Menard!

MENARD. Vous croyez, monseigneur!

LE MINISTRE. Vous voyez tout avec une indulgence patriarcale!

MENARD. Que voulez-vous, monseigneur?... Il m'est pénible de soupçonner...

LE MINISTRE. Je suis sûr que nous avons un traître parmi nous, ici, dans le Palais-Royal!

MENARD. C'est bien possible, monseigneur.

LE MINISTRE. Oui, quelque Judas aux appointements rend compte de toutes nos allures à la duchesse du Maine et à sa coterie!... Les rapports qui devraient me parvenir, comme autrefois, sont tronqués, défigurés, interceptés... Je ne suis pas plus sot qu'il y a six mois, et pourtant toutes mes combinaisons avortent, toutes les mines que je fais jouer sont éventées, toutes mes ressources impuissantes!... Si ce n'est pas un traître, c'est le diable qui s'en mêle!... Moi, vieux renard, me voici maintenant à bout de ruse, et inoffensif comme un mouton!

MENARD. Monseigneur, tout cela peut changer en un instant.

LE MINISTRE. Je l'espère, pardieu, bien! Et si jamais j'ai la satisfaction de découvrir ce mauvais génie, eût-il fait un pacte avec toutes les puissances de l'enfer, je lui promets de le faire figurer à une potence comme celle d'Aman!

MENARD, *à part.* Je crois qu'il est temps de réussir!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LANGUEDOC.

LANGUEDOC. Monseigneur...

LE MINISTRE. Eh bien?

LANGUEDOC. Il y a là un homme qui demande instamment à vous parler!...

LE MINISTRE. Un homme!... Qu'est-ce que cela veut dire, un homme tout court?... Son nom?

LANGUEDOC. Il est si troublé qu'il n'a pas pu me répondre lorsque je le lui ai demandé.

LE MINISTRE. Eh bien, qu'on le chasse; il reprendra ses esprits au grand air!

LANGUEDOC. Monseigneur, c'est qu'il dit avoir des choses de la dernière importance à vous communiquer... Il a parlé de conspiration.

LE MINISTRE. Vraiment!...

MENARD, *à part.* Que signifie?...

LE MINISTRE. Fais-le venir... Un moment... Ce ne serait pas par hasard quelque drôle à faire un mauvais coup?

LANGUEDOC. Monseigneur, il a l'air fort doux, et il n'a sur lui qu'un parapluie.

LE MINISTRE. Eh bien, qu'il le laisse à la porte et qu'il entre.

SCENE VII.

LE MINISTRE, MENARD, PASCAL.

LE MINISTRE, *à part.* Ah çà, est-ce que le hasard viendrait à mon secours?

PASCAL, *entrant.* Monseigneur, je vous salue très-respectueusement, ainsi que... (*Apercevant Menard.*) Ah! mon Dieu!

LE MINISTRE. Eh bien, qu'est-ce donc? Vous avez peur!

PASCAL. Non, monseigneur, au contraire... Je... je...

Le Ministre va s'asseoir.

MENARD, *à Pascal.* Rassurez-vous, brave homme. (*Bas.*) Si vous me reconnaissez, vous êtes perdu!

PASCAL, *de même.* Oui, monseigneur!

LE MINISTRE. Que me voulez-vous?..... Parlez!

PASCAL. Monseigneur, c'est que...

LE MINISTRE. Allons donc, je n'ai pas de temps à perdre!

PASCAL. Je le sais, monseigneur... Les hautes fonctions dont vous êtes revêtu... les affaires importantes...

LE MINISTRE. Oui... mais il faut arriver au fait.

PASCAL. Le fait est grave, monseigneur; j'oserai même dire très-grave!... et j'en suis encore tout ému!

LE MINISTRE. Voulez-vous parler enfin?

PASCAL. Oui, monseigneur, mais à vous, à vous seul!

LE MINISTRE. Soit! laissez-nous, Menard.

MENARD. Je me retire.

PASCAL, *à part.* Ah! mon Dieu, mon Dieu! tout se complique d'une manière effroyable!

SCENE VIII.

LE MINISTRE, PASCAL.

LE MINISTRE. Je vous écoute.

PASCAL. Monseigneur, c'est moi, Onésime Pascal, employé à la bibliothèque du roi... Il y a bien longtemps qu'on ne nous a payés... et...

LE MINISTRE. Viendriez-vous, par hasard, m'apporter des plaintes, monsieur?

PASCAL. Ce n'est pas mon intention, au contraire... Tout est pour le mieux... le roi est bien le maître de faire une retenne, même pendant des années... car, enfin... si...

LE MINISTRE. Écoutez-moi; je vous ordonne de me dire à l'instant ce que vous savez d'une conspiration, puisque vous avez pris ce prétexte pour venir jusqu'à moi!... sinon, je sonne et je vous fais arrêter!...

PASCAL. Non, monseigneur, non, ne sonnez pas, ne me faites pas arrêter..... Je vais parler, je parle... Lorsque je ne suis pas à mon bureau, je fais de la copie chez moi!... Un monsieur, que je ne connais pas, est venu me trouver: il m'a apporté différentes pièces à copier, une surtout, qui pressait, disait-il. J'ai copié: en copiant, j'ai lu; en lisant, j'ai vu, et en voyant, j'ai frémi!...

LE MINISTRE. Mais qu'avez-vous donc copié, au nom de tous les diables?

PASCAL. Quelque chose d'effrayant, de monstrueux!

LE MINISTRE. Mais enfin!

PASCAL. Un appel à la révolte, une adresse à la nation, dans laquelle on dit que le régent est prisonnier, que le duc du Maine a pris sa place... et...

LE MINISTRE. Ainsi donc, on annonce dans cette pièce que l'événement est accompli!... Et quand deviez-vous la rendre?

PASCAL. Il la fallait pour cette nuit.

LE MINISTRE. Cette nuit!... et vous l'avez rendue!...

PASCAL. Non, monseigneur, puisque je suis venu pour vous la communiquer.

LE MINISTRE. Dieu soit loué!... Donnez, donnez!

PASCAL, *cherchant dans ses papiers.* Oui, monseigneur! .. oui, oui... Sac à papier!...

LE MINISTRE. Eh bien?

PASCAL. J'étais si troublé, si effaré, que je pourrais bien avoir pris à la place... Non... ce n'est pas cela...

LE MINISTRE. Ah! sainte patience, venez à mon secours... cet homme me rendra fou!

PASCAL. La voilà, monseigneur, la voilà!

LE MINISTRE, *après avoir parcouru le papier.* Oui, oui, c'est cela, le coup est tout préparé, et on va mettre le feu à la mine!... Oui... le roi d'Espagne!... le duc du Maine!... Mais, au nom de tous les diables, quand, comment, où veulent-ils donc agir?... Et rien, rien de plus!

PASCAL. Monseigneur, il y avait encore d'autres papiers...

LE MINISTRE. Que vous n'avez pas?

PASCAL. Pardon, je les ai apportés... Je me suis dit: On ne sait pas, il faut tout prendre!...

LE MINISTRE. Voyons... (*Parcourant des papiers.*) Une liste, et plusieurs noms de gentilshommes... Très-bien!... Ils seront recommandés au prône.... Des lettres... voyons celle-ci. (*Lisant.*) « C'est dans le bois de » Vincennes, en allant à l'abbaye de Chelles, » que le régent sera enlevé. » Ah!... je les tiens, je les tiens!... Deux heures plus tard, il n'était plus temps!... Écoutez, savez-vous ce que vous avez fait?

PASCAL. Monseigneur...

LE MINISTRE. Savez-vous tout ce que nous a valu votre découverte?...

PASCAL. Non, monseigneur, pardon!...

LE MINISTRE. Eh bien, vous avez sauvé la France!...

PASCAL. Bah!... J'en suis bien aise, en vérité, monseigneur...

LE MINISTRE. Et vous aurez une récompense proportionnée au service que vous avez rendu... Et d'abord vous allez rester ici jusqu'à nouvel ordre.

PASCAL. Ah! mon Dieu, que dirait-on de moi dans le quartier?... que penseraient ma bonne vieille Marguerite et ma jolie petite fille Marie?...

AIR *de l'Anonyme.*

Depuis vingt ans, selon mon ordinaire,
Avant la nuit je suis toujours couché.

LE MINISTRE.

Il faut changer cette habitude austère.

PASCAL.

J'aurais trop l'air de m'être débauché!...
Sans plus tarder j' vous tir' ma révérence..
(*Il va pour sortir*).

LE MINISTRE.

Non pas, monsieur!... il faut rester ici!

PASCAL.

Mais, monseigneur, si j'ai sauvé la France,
Permettez-moi de me sauver aussi

Il marche vers la porte.

LE MINISTRE, *sonnant.* Restez !... (*Languedoc paraît.*) La compagnie de Ravannes sous les armes, à l'instant !... Ceci au lieutenant de police !... (*A Pascal.*) Vous reconnaîtrez parfaitement ceux qui vous ont remis ces papiers ?...

PASCAL. Moi !... non, monseigneur !...

LE MINISTRE. C'est aujourd'hui que vous les avez vus ?...

PASCAL. Oui, monseigneur; mais en vous apportant ces papiers je me suis fait un serment...

LE MINISTRE. Et lequel ?

PASCAL. C'est de ne jamais reconnaître devant vous celui qui me les a remis.

LE MINISTRE. Et pourquoi ?

PASCAL. Parce que je remplis un devoir en découvrant la conspiration, et que si je nommais les conspirateurs je me regarderais comme un infâme !... Mon secret mourra avec moi... j'y tiens !...

LE MINISTRE. Ah! vous tenez à mourir avec votre secret, monsieur Pascal? soit !.. (*A part.*) C'est un bon homme... en le traitant bien j'en puis tirer meilleur parti. (*Haut.*) Avez-vous soupé, monsieur Pascal ?

PASCAL. Non, monseigneur.

LE MINISTRE. Si vous le désirez, on vous servira ici. (*Il sonne. A Languedoc.*) M. Pascal doit rester ici pour des affaires importantes..... tous ceux qui viendront pour le voir peuvent entrer, mais ils ne sortiront qu'avec ma permission... Quant à lui, je veux qu'on lui témoigne les plus grands égards..... Vous entendez, monsieur Pascal ?...

PASCAL. Oui, monseigneur !

LE MINISTRE. On ne saurait montrer trop d'empressement pour un homme qui nous a rendu un si grand service, qui a sauvé la France !... monsieur Pascal...

Il lui sourit affectueusement et sort.

SCENE IX.

PASCAL, LANGUEDOC.

LANGUEDOC, *à part.* Diable !... c'est égal, monseigneur m'a tout l'air de rire de ce brave homme de bourgeois....... Je crois que nous pourrons nous en amuser un peu... (*Haut.*) Monsieur, je suis à vos ordres.

PASCAL. Monsieur, vous êtes bien bon.

LANGUEDOC. Parlez, vous serez servi à l'instant.

PASCAL. Ma foi, monsieur, je ne sais que vous dire, moi !... Cependant si vous le permettez...

LANGUEDOC. Comment donc, monsieur, vous n'avez qu'à ordonner...

PASCAL. Eh bien, excusez-moi, mais je suis réglé de mon naturel, et...., comme l'heure de souper est sonnée, bien sonnée, je ne serais pas fâché... Vous entendez ?...

LANGUEDOC. A l'instant, monsieur, à l'instant !... Que désire monsieur ?...

PASCAL. Ah ! mon Dieu, la moindre des choses... avec un peu de salade.

LANGUEDOC. Comment donc, monsieur! y pensez-vous ?... un homme que monseigneur traite d'une façon si distinguée, un homme qui a sauvé la France !... tout ce qu'il y a de meilleur !... Aimez-vous le perdreau, le faisan, les truffes, le champagne ?

PASCAL. J'en use rarement, à vous dire vrai ; mais tout cela est fort bon, et je me permettrai, puisque enfin on ne sauve pas souvent la France dans sa vie !...

LANGUEDOC. Une minute, monsieur, une minute, et vous serez servi !.... (*A part, en sortant.*) En voilà un qui est bon !.., on peut rire !

SCENE X.

PASCAL, *seul.*

Ah !... ah !... si j'étais tranquille à l'égard de Marie et de Marguerite, je prendrais mon mal en patience,.. mais que doivent-elles dire en ne me voyant pas revenir ?..... elles vont se livrer à toutes sortes de suppositions..... elles m'ont vu partir dans un état si alarmant, qu'elles me croient peut-être suicidé !.... Non, heureusement elles connaissent mes principes à cet égard !...., Sac à papier, toutes ces aventures m'ont remué, mais remué !.... J'en ai l'estomac tout meurtri !.... C'est peut-être l'appétit qui fait cela.... Eh ! eh !... des perdreaux, des faisans, des truffes, tout ça se laisse manger !..... avec ça que je me sens bien disposé.... je crois que je ferai honneur au souper!... Au souper... mais j'y songe, c'est assez particulier que monseigneur m'en ait parlé, de souper !... Comment a-t-il pensé à ça, lui !... qu'est-ce que ça lui fait ?.... ça ne doit pas l'occuper !.... S'il y avait quelque chose là-dessous !... et cependant il n'a pas l'air de m'en vouloir... Il a assez bien pris la chose quand je lui ai dit avec la dignité qui convient à un employé de la bibliothèque royale : Mon secret mourra avec moi !... Il m'a répondu avec un air gracieux... Ah ! vous tenez à mourir avec votre secret, monsieur Pascal?... soit !... (*Réfléchissant.*) Soit !... Mais quelle affreuse lumière !...

Si ce sourire perfide cachait un arrêt de mort... si ce souper que je ne demandais pas... si on voulait me faire disparaître!... si j'étais devenu, sans m'en douter, un homme dangereux!... on a vu tant d'exemples d'individus emprisonnés, torturés, relégués dans des souterrains à propos de conspirations!... C'est horrible à penser; mais toutes les histoires que j'ai lues dans ce sens-là me reviennent à l'esprit comme une foule de fantômes!... Je ne souperai pas, je ne souperai pas!... j'aime mieux mourir de faim que de risquer ma vie avec tant d'imprudence!...

Languedoc et Périgord ont apporté une table servie sans être aperçus de Pascal, qui est plongé dans ses réflexions.

SCÈNE XI.

PASCAL, LANGUEDOC, PÉRIGORD.

LANGUEDOC, *bas, à Périgord*. Quand je te disais, il n'est guère d'aplomb!...

PÉRIGORD, *de même*. Nous allons voir!...

LANGUEDOC, *haut*. Monsieur.....

PASCAL. Eh! plaît-il? que voulez-vous?...

PÉRIGORD. Vous êtes servi.

PASCAL. Ah! merci!

PÉRIGORD. Le souper a été choisi avec tout le soin possible.... il est composé d'une façon toute particulière.

PASCAL. Ah!..... (*A part.*) C'est ça, un souper comme on n'en voit guère, comme on n'en voit pas!

LANGUEDOC. Donnez-vous la peine de vous mettre à table.

PASCAL. Bien obligé.... mais.... excusez-moi, je ne me sens pas très-bien disposé.

LANGUEDOC. Bah!...

PÉRIGORD. Monseigneur a bien recommandé en sortant qu'on vous servît à souhait.

PASCAL. Ah! il a recommandé cela?

PÉRIGORD. Il paraissait y tenir essentiellement.

PASCAL, *à part*. J'y suis bien décidé, je ne toucherai pas à la moindre chose!

LANGUEDOC, *bas, à Périgord*. Il commence à avoir peur!

PÉRIGORD, *de même*. D'être empoisonné peut-être?

LANGUEDOC, *de même*. Ça serait drôle!... (*Haut.*) Comment, monsieur, vous n'accepteriez rien, vous, un homme qui a sauvé la France, comme disait monseigneur!

PASCAL. Oui, mais on ne sauve pas la France sans que ça vous donne quelque émotion... ça serre l'estomac!

LANGUEDOC. Tout à l'heure vous aviez bon appétit?

PASCAL. Oui, mais de voir comme ça la table, tout ce qu'il y a dessus, tant de choses... Et puis, je ne sais pas... non... mais je n'ai plus faim!

LANGUEDOC, *bas, à Périgord*. Ça y est, ce que tu disais... il a peur d'être empoisonné!... (*Haut.*) Nous allons souper à sa place. Monsieur, si j'osais, je vous ferais une petite proposition.

PASCAL. Laquelle, monsieur?

LANGUEDOC. Peut-être, si nous mangions un morceau, mon collègue et moi, devant vous, cela réveillerait-il un peu votre appétit?

PASCAL. Eh! eh!... c'est bien possible, monsieur... (*A part.*) Au fait, s'ils goûtent de tout cela, c'est qu'il n'y a pas de danger!

PÉRIGORD. Allons, mets-toi là, Languedoc.

LANGUEDOC. Passe-moi le perdreau, Périgord.

PÉRIGORD. Voilà!

PASCAL, *à part*. Il a eu une bonne idée... ça me rassure.

LANGUEDOC. Des truffes, Périgord.

PÉRIGORD. Voilà!

PASCAL, *à part*. J'en mangerais bien un peu!... j'ai une faim!...

PÉRIGORD. A boire, Languedoc!

PASCAL, *à part*. J'y songe... les malheureux sont peut-être condamnés à périr comme moi!

PÉRIGORD. A votre santé, monsieur.

PASCAL. Vous êtes bien honnête!... (*A part.*) Ils vont bien, mais très-bien!

LANGUEDOC. Voilà le meilleur faisan que j'aie mangé de ma vie.

PASCAL. Il est superbe!... (*A part.*) Mais c'est qu'ils ne sont pas indisposés le moins du monde!

PÉRIGORD. Passe-moi le brochet, Languedoc.

PASCAL, *à part*. J'ai bien envie de me risquer!.. j'ai l'estomac si creux.

LANGUEDOC. Eh bien, monsieur, ça vous vient-il un peu de nous voir souper?

PASCAL, *à part*. Décidément, ils ne sont pas malades... je me risque... (*Haut.*) Pardon, monsieur, je prendrais bien un peu de ce faisan.

LANGUEDOC. Comment, monsieur!... mais, nous sommes enchantés que l'appétit vous soit revenu... (*Bas, à Périgord.*) Nous allons voir!... (*A Pascal.*) Faites-nous l'honneur de vous asseoir auprès de nous.

PASCAL. Volontiers. (*Il s'assied et mange avec avidité.*) Je vous demanderai quelques truffes... et un peu de madère!... C'est ça... c'est ça, je me sens mieux... Vous savez, quand on se trouve en bonne compagnie, avec des personnes aimables...

LANGUEDOC. Vous êtes bien bon, monsieur.

PÉRIGORD. Dis donc, il va tout dévorer.

LANGUEDOC. Attends, attends, je vais l'arrêter.

PASCAL. Mais vous ne mangez plus?

LANGUEDOC. Non, mais nous allons boire encore...

PASCAL. Ah! ah! vous êtes des gaillards.

LANGUEDOC. Tiens, Périgord, prends ceci.

Il lui donne une boulette de pain qu'il a roulée sans être vu de Pascal.

PÉRIGORD. Ah! oui, il est temps!

PASCAL. De quoi donc est-il temps, s'il vous plaît?

LANGUEDOC. De rien, monsieur.

PASCAL. Pardon, mais que prenez-vous donc là?

LANGUEDOC. Ce sont des pilules.

PASCAL. Des pilules!... après souper?

LANGUEDOC. Oui, monsieur, des pilules qu'on nous recommande dans les repas du genre de celui-ci... Nous ne savons pas pourquoi, mais il paraît qu'il ne faut pas y manquer.

PASCAL, *à part.* Ah! malheureux! malheureux!... c'est du contre-poison! (*Haut.*) Monsieur!...

LANGUEDOC. Monsieur!...

PASCAL. Une pilule pour moi, je vous en prie, je vous la demande à genoux!

LANGUEDOC. Désolé, monsieur, mais nous n'en avons pas d'autres.

PASCAL. Mais on doit en trouver dans le palais, chez un apothicaire, n'importe où!

PÉRIGORD. Allons donc, c'est monseigneur qui les fait faire exprès.

Ils vont pour sortir.

PASCAL. Comment! vous me laissez seul?

LANGUEDOC. Il le faut bien, monsieur; notre service nous appelle dans une autre partie du palais.

Ils sortent.

SCENE XII.

PASCAL, *seul*, *puis* JUSTINE.

PASCAL. Seul!... et qui me portera les secours dont j'ai besoin? qui me soutiendra?... car je ne me sens pas bien, je me sens mal, très-mal... Mon Dieu, mais que vais-je devenir? je suis perdu!

Il tombe accablé sur un fauteuil.

JUSTINE. Tiens! un souper servi, et un vieux bonhomme qui ne mange pas!... Il paraît qu'on la passe plus douce par ici. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Monsieur, vous ne me demandez pas si j'ai soupé, moi!

PASCAL. Soupé, madame!

JUSTINE. Eh bien, qu'est-ce vous avez donc, mon brave homme?

PASCAL, *à part.* Elle a peut-être sauvé la France, comme moi; elle est peut-être sacrifiée.

JUSTINE. A-t-on laissé quelque chose au moins?... Puisqu'on me donne le logement, il faut bien qu'on me donne aussi la nourriture; n'est-ce pas, gros papa?

PASCAL, *à part.* La malheureuse!... (*Haut.*) Madame...

JUSTINE. Eh bien?

PASCAL. Vous voyez en moi un homme qui a sauvé la France!

JUSTINE. Vous n'en avez pas l'air!

PASCAL. C'est égal, je l'ai sauvée tout de même... Êtes-vous de la maison?

JUSTINE. Pour le moment, j'y suis prisonnière, dans la maison...

PASCAL. Avez-vous des pilules?

JUSTINE. Des pilules, le soir!... Allons donc, bonhomme!

PASCAL. Eh bien, alors ne mangez pas, ne buvez pas!

JUSTINE. Tiens! pourquoi donc, puisque j'ai faim et soif?

PASCAL. Mais cet horrible souper est empoisonné!

JUSTINE. En voilà une de bêtise!... à quoi ça leur servirait-il?

PASCAL. Mais vous mourrez comme moi!

JUSTINE. Ah! ah! est-ce qu'on empoisonne avec du champagne!

PASCAL. Le champagne, le bordeaux, l'eau, le sel, le pain, tout renferme la mort!

JUSTINE. Ha! ha! ha!

PASCAL. La vue de cette table me serre le cœur!

JUSTINE. Un biscuit, et un verre de champagne!

PASCAL. Ainsi donc, vous n'avez pas voulu m'écouter; vous vous êtes condamnée à mon malheureux sort!

JUSTINE. Mais, bonhomme, c'est de la tragédie, ça!... que diable voulez-vous qu'on s'amuse à nous exterminer? Allons, gai, gai, réveillez-vous, mon chevalier!... charmez donc les ennuis de la prison!... Ah! quel tourtereau! comme vous roucoulez tristement!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LANGUEDOC.

LANGUEDOC, *entrant.* Comment, madame, vous êtes ici?

JUSTINE. Mais oui, je m'ennuyais dans la

cage, moi... j'ai pris ma volée... et je suis venue tenir compagnie au bonhomme, le verre à la main.

LANGUEDOC. Il faut rentrer dans cette chambre.

JUSTINE. Laisse-moi donc tranquille, toi!

LANGUEDOC. Monseigneur peut revenir d'un instant à l'autre.

JUSTINE. Qu'est-ce que ça me fait?

LANGUEDOC. Il a recommandé que vous ne sortiez pas de là.

JUSTINE. Allons donc!... j'ai des démangeaisons dans les jambes, moi!... il faut que je me promène!

LANGUEDOC. Soit! mais vous me ferez perdre ma place!

JUSTINE. Vraiment!... Eh bien, je suis bonne fille, fripon de laquais!... je vais rentrer dans la cage... Venez-vous, papa?

PASCAL. Non, laissez-moi, laissez-moi!

JUSTINE. Venez donc, je vous chanterai quelque chose; ça vous fera dormir!

PASCAL. Non, non, non!

AIR : *Contredanse des gais loisirs*, (Mirliton, sc. x, 3[me] acte.)

ENSEMBLE.

LANGUEDOC.

Il faut rentrer, madame,
Ou bien nous aurons tort.
Doit-on pour une femme
Compromettre son sort?

JUSTINE.

Justine est bonne femme;
Allons, mon cher, on sort.
Je craindrais, sur mon âme,
De vous donner un tort.

PASCAL.

Non, laissez-moi, madame,
Je suis un homme mort,
La tombe me réclame,
J'attends ici mon sort.
Il faut que je succombe,
Et vers la tombe
Je sens qu'à chaque instant je tombe.

JUSTINE.

Qu'on m'empoisonne,
Et qu'on me donne
Toujours, du soir jusqu'au matin,
D'aussi bon vin.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Il faut rentrer, madame, etc.

Justine rentre dans sa chambre.

SCÈNE XIV.

PASCAL, *seul.*

C'est fini, fini!... je lutte vainement contre l'effet désastreux de ce poison... Une sueur froide me court partout... partout!... Et puis, mon estomac n'est plus dans son état ordinaire!... non... il se passe en moi des choses surnaturelles, étranges, affreuses... Il faudra donc mourir... Mais, mon Dieu, s'ils me connaissaient, ils sauraient bien que je ne suis pas dangereux, et qu'on pouvait me laisser vivre sans aucun inconvénient!... Qui vient là?... qu'y a-t-il?

LANGUEDOC. Venez par ici, mademoiselle, venez!... vous pouvez entrer!

PASCAL. Marie!...

MARIE. Mon père!...

SCÈNE XV.

PASCAL, MARIE.

PASCAL. Te voilà, mon enfant, te voilà!...

MARIE. Que vous nous avez causé de chagrin!...

PASCAL. C'est bien malgré moi, va!... (*A part.*) Je n'espérais plus la revoir!... (*Haut.*) Et comment as-tu su que j'étais ici?

MARIE. J'étais si inquiète de vous avoir vu partir troublé, agité, que je n'ai pu me décider à attendre votre retour... Je suis sortie au hasard pour vous chercher... Je me suis informée de vous; le marchand de gravures de la rue Valois, votre ami, vous avait vu passer, entrer au Palais... J'y suis venue, je vous ai demandé, on m'a laissée arriver jusqu'à vous... Oh! je suis bien contente de vous revoir. Mais, qu'avez-vous donc, mon père?... Vous paraissez triste, souffrant....

PASCAL. Non, non... (*A part.*) Il faut lui cacher ma déplorable situation...

MARIE. Qu'êtes-vous venu faire ici, mon père?

PASCAL. Moi?... Je suis venu sauver la France, mon enfant.

MARIE. Sauver la France, vous!...

PASCAL. Oui, moi, par hasard.

MARIE. Et vous attendez une récompense?

PASCAL. Je crois qu'on me l'a donnée déjà .. D'abord, il faut que je reste ici jusqu'à nouvel ordre; et puis, j'ai soupé...

MARIE. Vous avez soupé?

PASCAL. Oui... mais, hélas! sans pilules... Il n'y en avait plus!...

MARIE. Que dites-vous?... (*A part.*) Ah! mon Dieu! mais je ne puis comprendre...

PASCAL. Et tout ça, la France sauvée, la prison, le souper, cet horrible souper, c'est ce jeune homme, notre voisin, qui en est cause, monsieur Marcel!...

MARIE. Marcel!...

PASCAL. Ces papiers que son oncle m'a

apportés, c'était une véritable conspiration.

MARIE. Que vous avez déconverte!...

PASCAL. Que j'ai copiée.

MARIE. Et il y avait des preuves?...

PASCAL. Je crois bien; j'en étais chargé en venant ici, de preuves!...

MARIE. Et vous avez dénoncé Marcel?

PASCAL. Comment, dénoncé!... Dieu m'en préserve!... Je n'ai dénoncé personne... j'ai lu qu'on allait tout détruire... Je suis accouru en bon employé du gouvernement, et... j'ai sauvé la France!...

MARIE.

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

Ah! qu'avez-vous fait là, mon père?

PASCAL.

J'ai mangé d'un faisan dodu,
J'ai bu quelque peu de madère...

MARIE.

Le pauvre Marcel est perdu!

PASCAL.

Du destin auquel je le livre
Je ne suis pas préoccupé.
Le jeune homme peut encor vivre,
Puisque enfin il n'a pas soupé.

LE MINISTRE, *au dehors.* Qu'on les amène ici à l'instant!...

PASCAL. Monseigneur!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE, *à part, en entrant.* Ah! nous allons les tenir!... (*Haut.*) Quelle est cette jeune fille?...

PASCAL. Ma fille à moi, monseigneur, c'est-à-dire, ma pupille...

LE MINISTRE. Fort bien! Monsieur Pascal, et vous mademoiselle, vous allez attendre dans ce cabinet, ici, à côté. Rassurez-vous, la liberté peut vous être bientôt rendue!...

MARIE. Ah! monseigneur, pardon si j'ose... Mais mon pauvre père me semble si inquiet, si tourmenté!

LE MINISTRE. Lui! en vérité!... Et pourquoi?... Après le service éminent qu'il a rendu au gouvernement, à la France!... Mais, au contraire, c'est à une récompense qu'il doit s'attendre.

PASCAL, *le prenant à part.* Monseigneur, puisque vous avez la bonté de me dire tout cela, puisque vous voulez me récompenser, puisque enfin j'ai sauvé la France, je ne vous demande qu'une chose au monde... Une pilule!...

LE MINISTRE. Une pilule!...

PASCAL. Oui, monseigneur, de celles que vous faites vous-même, et que vous donnez à vos domestiques lorsqu'ils soupent avec les hommes qui, comme moi, ont sauvé... vous savez, monseigneur?...

LE MINISTRE, *à part.* Quelle est donc cette folie?... Quelque mauvais tour qu'on aura joué à ce bonhomme!... (*Haut.*) Monsieur Pascal, en ce moment, il m'est impossible de m'occuper de pilules... plus tard, vous en aurez autant que vous en voudrez, soyez tranquille!

PASCAL. Plus tard, monseigneur, mais il sera trop tard!...

LE MINISTRE, *allant à une fenêtre.* Quel est ce bruit?... Les mousquetaires de Ravannes qui rentrent au palais!... Enfin!... (*Il sonne.*) Monsieur Ménard, à l'instant!... Monsieur Pascal, entrez là avec votre fille...

PASCAL. Monseigneur, si...

LE MINISTRE. C'est fort bien!...

MARIE, *bas, à Pascal.* Venez donc, mon père, vous allez le fâcher...

SCÈNE XVII.

LE MINISTRE, *puis* MENARD.

LE MINISTRE. Parbleu! il fallait tenir la conspiration à pleines mains pour que le régent voulût bien y croire un peu!... Les gaillards qu'on va m'amener ici sont les exécuteurs, les hommes d'action, voilà tout : mais ils parleront, et avec eux, avec ces papiers que le sort m'a si bien envoyés, nous tiendrons tous les meneurs dans le sac... et je réponds d'en serrer proprement les cordons... (*A Ménard, qui entre.*) Venez, Menard; mettez-vous là, soyez prêt à écrire... Nous les tenons enfin!... Au moment où ils arrivaient à l'entrée du bois de Vincennes, Ravannes et sa compagnie les ont vivement entourés... Les deux chefs de l'expédition vont venir ici... Quant aux autres sacripants qui les suivaient, c'est du gibier de potence que je n'ai nul besoin d'interroger... Les drôles! voilà plusieurs nuits qu'ils m'ont fait passer sans dormir!...

MENARD. Ce n'est pas ici qu'on va les amener, sans doute?...

LE MINISTRE. Ici, parbleu! Et ils n'en sortiront pas que je ne connaisse tous leurs associés, femmes, enfants, vieillards, comme on dit en poésie!... Mais, rassurez-vous, ils sont sans armes, et on les a bien fouillés.

MENARD. Ce n'est pas cela : je pensais qu'il appartenait au lieutenant de police...

LE MINISTRE. Tout m'appartient à moi, en ce moment... et je vais commencer par connaître tous ceux à qui j'aurai affaire.

LANGUEDOC. Monseigneur, les hommes qu'on vient d'arrêter sont là qui attendent vos ordres.

LE MINISTRE. Très-bien..... Qu'on les amène !

MENARD, *à part*. Il ne sera pas facile de sortir du filet qui m'enveloppe.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, MARCEL, DUBARTAS, Gardes.

LE MINISTRE. Ah ! ah !... Entrez, messieurs, entrez !...

DUBARTAS. Serviteur !... Triple diable ! Nous avons marché rudement !...

Ménard a regardé Marcel et Dubartas, qui le rassurent des yeux.

LE MINISTRE. Bah ! vous étiez à cheval !...

DUBARTAS. Oui, mais la course était longue et au galop... (*Il s'étale dans un fauteuil.*) Ah !...

LE MINISTRE. Je vous aurais peut-être offert de vous asseoir...

DUBARTAS. Vous voyez que ce n'était pas la peine !...

LE MINISTRE. Eh bien, colonel, vos amis, nos ennemis, ont donc réussi à vous pousser à une imprudence !

MARCEL. Monseigneur, nul ne peut dire que j'ai marché par ses ordres ou par ses conseils; mon action n'appartient qu'à moi !

LE MINISTRE. Vraiment !... Est-ce que vous reconnaissez le colonel, Ménard ?...

MENARD. Moi, monseigneur ?... Je ne l'ai jamais vu !...

DUBARTAS, *à part*. Si celui-là nous avait fait prendre au traquenard !... Je pourrais bien ne pas sortir sans lui serrer les côtes... Non... Le colonel a confiance en lui !...

LE MINISTRE. Et maintenant que vous avez essayé d'exécuter votre projet, je serais curieux de savoir si vos augustes complices, princes, ambassadeurs, princesses et grandes coquettes, s'inquiètent beaucoup de ce que vous pouvez devenir ?

MARCEL. Je n'attends de personne sympathie ou pitié, monseigneur : j'ai voulu tirer l'épée pour une cause qui pouvait réussir... Nous avons échoué, je vous appartiens; mais toutes les finesses du langage, toutes les ruses de cour, toutes les roueries diplomatiques ne m'arracheront pas d'autres paroles que celles qu'il me plaira d'articuler. (*A Ménard.*) Voilà monsieur le secrétaire, qui rendra facile votre travail d'interrogatoire...

MENARD. Colonel, c'est à monseigneur que j'obéis !

LE MINISTRE. Tirer l'épée, avez-vous dit ? Vous l'aviez reçue pour un tout autre usage... Vous étiez bien jeune lorsqu'on vous nomma colonel !

MARCEL. Et trop jeune encore lorsqu'on me retira ce grade.

LE MINISTRE. Ne pouviez-vous réclamer, puisque vous êtes parti de là pour devenir rebelle ?

MARCEL. Réclamer !... me traîner dans la poussière des bureaux, solliciter vos commis; faire ma cour à vos concierges; pourquoi ?... Pour me faire rendre justice ! Monseigneur, il est des hommes qu'on frappe à mort avec une ordonnance, mais que nul pouvoir humain ne saurait contraindre à s'abaisser ! Songez-y; je n'accuse pas le régent; lorsqu'on me retira le grade que m'avait octroyé Louis XIV, je fus victime d'une misérable intrigue de cour; quelque roué eut fantaisie de mon régiment, et on s'avisa de me croire mêlé à des conspirations... Je ne conspirais pas alors, j'ai conspiré depuis !... D'un trait de plume, un ministre complaisant m'enleva l'honneur de combattre les ennemis de la France : j'ai repris l'épée pour une vengeance qui ne saurait m'avilir, car il s'agissait d'une de ces entreprises qui changent la face des empires !... Et si quelqu'un osait me prêter un motif d'intérêt indigne d'un gentilhomme, je n'aurais que ceci à répondre : Vous en avez menti !

DUBARTAS. C'est ça, triple diable !..... Ferme et d'aplomb, et le jarret tendu !

LE MINISTRE. Donnez-moi une prise de votre tabac, Ménard... Résumez en deux mots ce que vient de dire le colonel... (*A part.*) Il n'en dira pas davantage. Du cœur et de la jeunesse, cela résiste en diable à toutes les promesses... Ah ! s'il pouvait être bien amoureux quelque part !... (*Haut, à Dubartas.*) Et vous ?...

DUBARTAS. Moi ? ça ne va pas mal, comme vous voyez.

LE MINISTRE. Vous vouliez rattraper votre grade, sans doute ?...

DUBARTAS. Je dirai ça à mon confesseur demain matin.

LE MINISTRE. On vous fournissait de quoi courir les tripots, les cabarets et les brelans.

DUBARTAS. Mais ça vaut bien la peine qu'on se dérange pour ceux qui vous procurent ces petits agréments de la vie... Ça ne vous amuserait pas, vous, quelquefois par-ci par-là ?...

LE MINISTRE. Ainsi donc, on vous a payé ?

DUBARTAS, *se levant*. Écoutez, monseigneur, si vous m'aviez fait cadeau de plusieurs pistoles, je consentirais peut-être à vous dire, en gros et non pas en détail, de quelle façon elles se sont évanouies... Mais nous n'avons pas fait la moindre petite affaire ensemble !... or donc, bouche close, pour ne

pas vous exposer à battre la campagne!... Écrivez ça, monsieur le secrétaire!

LE MINISTRE, *le tirant à part.* Maladroit! tu pourrais eu avoir de l'argent plus que les autres n'ont jamais pu t'en promettre!

DUBARTAS. Mais j'en ai encore, triple diable! et assez pour aller jusqu'à la fin des fins!...

MENARD, *à part.* C'est ce capitaine que je redoute!...

MARCEL. Ne craignez rien, Ménard!

LE MINISTRE, *à Dubartas.* Un mot, un seul, te sauverait, te ferait riche!

DUBARTAS, *élevant la voix.* Halte-là, monseigneur!... je vous chanterai tout ce que vous voudrez, toutes les gaudrioles possibles et usitées dans les corps de garde et autres lieux; mais pour la romance que vous me demandez finement et en particulier, n'en parlons plus; je n'entends pas ce langage et ce patois!...

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

On m'a payé pour vous combattre,
C'est vrai, je ne m'en dédis pas;
Mais dois-je me laisser abattre,
Et reculer ici d'un pas?
Non, monseigneur, n'y comptez pas!...
De votre police avilie
Je ne serai jamais l'agent!
A d'autres j'ai vendu ma vie,
Ils en auront pour leur argent!

LE MINISTRE, *à part.* Ni l'un ni l'autre ne se livrera!... (*Haut.*) Oui, la Bastille, un jugement qui ne vous fera pas languir, et pas de sursis, je vous le promets!... Vous ne voulez donc nommer personne?...

DUBARTAS. Secrétaire, mettez votre plume sur l'oreille; rengainez-la dans le fourreau... Motus, indéfiniment!

LE MINISTRE. Les gardes!...

SCENE XIX.

LES MÊMES, JUSTINE, PASCAL, MARIE, GARDES.

JUSTINE, *entrant.* Ah ça, on va livrer bataille ici?...

DUBARTAS. Justine!

JUSTINE. Mon capitaine!... Foi de Justine, ce n'est pas moi qui t'ai fait prendre : je n'ai rien dit, je ne savais rien, je n'ai rien vu!... Perdre mon capitaine!...

DUBARTAS. Je te retrouve donc vertueuse! je remercie le hasard!...

MARCEL. Marie! vous ici?...

MARIE. Marcel!... O mon Dieu, mon Dieu! prisonnier!...

LE MINISTRE, *qui a observé Marcel et Marie.* Ah! ah!

MARCEL. Je devine tout, Pascal nous aura dénoncés!...

PASCAL. Ah! monsieur!...

LE MINISTRE. Qu'on emmène les prisonniers!...

MARCEL. Adieu, Marie!

MARIE. Marcel, n'accusez pas mon père! vous saurez tout!...

LE MINISTRE, *bas, à Marcel.* Parlez, et vous pourrez la revoir!...

MARCEL. Monseigneur, je l'estime assez pour croire qu'elle préfère ma mort à mon déshonneur!

JUSTINE. Tu pars, mon capitaine?

DUBARTAS. Oui, avec une escorte respectable.

ENSEMBLE.

AIR *nouveau de M. Lautz.*

LE MINISTRE ET LES GARDES.

Contre les lois quand on conspire,
On doit redouter leur courroux.
Ici vous ne voulez rien dire,
Peut-être serez vous plus doux
Sous les verroux.

MARCEL ET DUBARTAS.

Quand un homme brave conspire,
Il ne redoute aucun courroux.
Ici nous ne voulons rien dire,
Et nous ne serons pas plus doux
Sous les verroux.

MARIE ET PASCAL.

Ah! grand Dieu! contre eux tout conspire.
Le ministre est bien en courroux.
Pourtant ils ne peuvent rien dire;
A quoi sert de les mettre tous
Sous les verroux?

LE MINISTRE, *seul.*

Gardes, à la Bastille
Qu'on les entraîne tous!...

DUBARTAS.

Bravo! la gaîté brille
Même sous les verroux.

MARIE.

Ah! monseigneur, écoutez ma prière,
Suspendez cet arrêt cruel.

LE MINISTRE.

Je vous rends votre père.

PASCAL.

Elle voudrait aussi Marcel.

LE MINISTRE.

Ah! le régent lui-même
Ne pourrait le sauver!

MARIE.

Le régent! ô bonheur extrême!
Sa lettre est là .. je vais l'aller trouver.
Que tout malheur s'efface.
Aujourd'hui près de vous j'irai,
Je vous porterai votre grâce,
Ou bien avec vous je mourrai.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ACTE QUATRIEME.

A la Bastille. — Une salle.

SCENE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, OFFICIERS, GARDIENS.

LE GOUVERNEUR. Messieurs, je vous engage à redoubler de zèle et de surveillance.... Les prisonniers que la conspiration nouvellement découverte a amenés à la Bastille ont au dehors des complices qui peuvent tout risquer pour une évasion!... Cependant, d'après un ordre de monseigneur, ces prisonniers peuvent venir ici, dans cette salle, soit ensemble, soit séparément... Cette tolérance, qu'il ne m'appartient pas de juger, doit redoubler nos précautions, au dedans de la forteresse et aux portes extérieures!... Allez et veillez!...

SCENE II.

LE GOUVERNEUR, *puis* UN GARDIEN.

LE GOUVERNEUR. Le procès n'a pas été long, et l'issue de cette affaire ne se fera pas attendre longtemps!... Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'à la veille de subir leur jugement, les prisonniers soient traités avec une complaisance toute particulière!... Mais monseigneur est habile, et sans doute les ordres qu'il m'a fait parvenir à cet égard cachent quelque combinaison dont lui seul a le secret...

UN GARDIEN. Monsieur le gouverneur!

LE GOUVERNEUR. Qu'y a-t-il?...

LE GARDIEN. Une dépêche qui arrive à l'instant.

LE GOUVERNEUR. Voyons!... (*Après avoir parcouru la dépêche.*) Amenez ici le colonel de Baville!... (*Le Gardien sort.*) C'est étrange!... Et c'est à la Bastille que s'accomplira cette cérémonie!... Allons, le colonel joint à cette intrépidité dont il a donné tant de preuves, des inspirations du cœur qui ajoutent à mes regrets de le voir ainsi perdu à jamais!.. (*Il sonne.*) Cette nuit!... et demain, ils seront séparés! (*A un Gardien.*) Priez monsieur le chapelain de se rendre dans mon cabinet. (*Le Gardien sort.*) Voici le colonel!...

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, MARCEL.

MARCEL. Vous m'avez fait appeler, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR. Oui, colonel, après avoir pris connaissance d'une dépêche qui vous concerne et que je viens de recevoir.

MARCEL. Ah! il s'agit sans doute d'une demande que j'avais adressée à monseigneur le régent; il a refusé?...

LE GOUVERNEUR. Vous vous trompez, colonel; j'ai reçu l'ordre de tout préparer.

MARCEL. Je remercie le régent de sa générosité: à vous dire vrai, je n'attendais pas moins de lui; j'ai pu faire acte de rébellion contre son autorité, mais j'ai toujours rendu justice à son caractère.

LE GOUVERNEUR. Et moi, je déplore que vous vous soyez fait son ennemi.

MARCEL. Que voulez-vous? cette inimitié est bien près de son terme, et l'événement a prouvé que je n'étais pas à craindre!...

LE GOUVERNEUR. Colonel, ceux qui vous ont entraîné sont bien coupables: ils ne vous sont pas fidèles dans le malheur!...

MARCEL. Je n'ai rien à leur pardonner, monsieur le gouverneur: je n'aurais pas voulu leur faire partager mon sort... il suffit de moi et de ce brave capitaine.

LE GOUVERNEUR. Quant à celui-là, vous savez s'il est résigné!... Jamais la Bastille n'a renfermé de prisonnier mieux disposé à charmer les ennuis de sa prison..... Toute son existence actuelle se résume dans ces deux mots: il boit!...

MARCEL. Eh bien, que Dieu lui conserve jusqu'au dernier moment cette insouciance joyeuse!....

LE GOUVERNEUR. Voulez-vous le voir?

MARCEL. Aussi souvent qu'il me sera permis, jusqu'à ce que...

LE GOUVERNEUR. Vous pouvez l'attendre ici.

MARCEL. Monsieur le gouverneur, puisque ma demande a été accueillie, ne devez-vous pas permettre l'entrée de la Bastille à une personne...

LE GOUVERNEUR. Oui, colonel...

MARCEL. Monsieur le gouverneur, je suis touché des soins que vous n'avez cessé de me montrer...

LE GOUVERNEUR. Colonel, ce n'est pas envers vous que j'aurais voulu exercer avec rigueur mon pénible ministère... Les ordres que j'ai reçus à votre égard me prescrivaient la conduite que j'ai tenue... Si l'on m'avait donné des ordres tout coutraires, j'aurais pris sur moi d'en adoucir la sévérité...

MARCEL. Merci! merci!...

Le Gouverneur sort.

SCENE IV.

MARCEL, *seul.*

Allons, je ne mourrai pas sans avoir accompli ce que je regarde comme un devoir sacré!... Condamné, et au terme d'une vie qui finira peut-être dans quelques heures, j'éprouve un douloureux bonheur à laisser à Marie ce nom qui doit lui rappeler éternellement mon amour!... Mais pourquoi n'est-elle pas ici?... Elle aura voulu attendrir les maîtres de ma destinée, elle aura voulu tomber à leurs genoux pour obtenir une grâce que j'aurais refusé de solliciter... Inutiles prières; vaines espérances que je lui ai laissées comme une consolation, mais qui n'ont jamais pénétré dans mon cœur!... Mon sort est fixé d'une manière irrévocable; je suis sorti de la Bastille pour aller répondre à mes juges et entendre mon arrêt; j'en sortirai encore; mais alors tout sera fini!... Hélas! si je n'ai pas la crainte de la mort, je suis triste en songeant à Marie, Marie que je n'ai aimée que pour ajouter à mon infortune!... Tous ces rêves de l'ambition valaient-ils donc un de ses regards?... Cette vengeance que j'ai écoutée, ne fallait-il pas la fouler aux pieds pour ne penser qu'à mon amour?.... Marie! tu ne m'auras donc connu que pour recueillir un héritage de regrets et d'amers souvenirs!... Allons!... du courage! il faut achever ces dispositions dernières... ce testament...

Il écrit quelques lignes, Dubartas entre.

SCENE V.

MARCEL, DUBARTAS.

DUBARTAS. Je ne dérange pas le griffonnage, colonel?...

MARCEL. Ah! vous voilà, capitaine!

DUBARTAS. Me voilà, frais, calme, l'œil ouvert, le jarret solide et la tête idem, quoique le vin de la Bastille soit un rude gaillard bien capable de désarçonner un cavalier!

MARCEL. Il paraît que vous vous êtes fait servir à votre goût?

DUBARTAS. Triple diable! c'est le moment ou jamais!... J'ai dit aux gardiens de cette maison de plaisance : Voici ma bourse, elle est ronde, je veux l'aplatir... Du vin et du meilleur; apportez-en toujours jusqu'à ce que je vous dise : Assez!... Ils en ont apporté et ils en apporteront encore!... Mais la besogne est rude; j'ai peu de temps devant moi, et cette coquine de bourse résiste encore!... Ah! si j'étais dans les rues de Paris, elle ne se ferait pas prier pour se désenfler!

MARCEL. Les rues de Paris, capitaine! on ne nous y arrêtera pas une seconde fois.

DUBARTAS. Ceci est connu!... Eh bien, au diable le chagrin!... S'il n'y avait pas cette pauvre Justine, qui finira par prendre son parti, une heure plus tôt, une heure plus tard, je ne m'embarrasserais pas plus de la contredanse que d'un bon verre d'Alicante..

MARCEL. Oui, vous devez la regretter: c'est une bonne fille!...

DUBARTAS. Si elle est bonne fille!... Elle l'a prouvé bien des fois, triple diable! Et j'ai toujours dans l'idée qu'elle arrivera jusqu'ici, fallût-il forcer la consigne et faire des armes avec les factionnaires!... Mais, bah! il vaut peut-être mieux qu'elle ne revoie pas son petit capitaine!... L'amour, ça vous affaiblit dans des occasions où il faut se tenir ferme et la tête d'aplomb... Mais voilà que vous êtes tout triste, colonel! je sais bien à quoi vous pensez... Que voulez-vous! Nous avons joué une coquine de partie et nous avons perdu. Soyons beau joueur jusqu'à la fin! A propos de la fin, je me flatte qu'on me traitera en véritable gentilhomme?

MARCEL. Que voulez-vous dire?...

DUBARTAS. Comment, ce que je veux dire? Eh! triple diable, je prétends sauter le pas autrement qu'un vilain! .. Je n'en suis pas, si on a le front de m'envoyer dans l'autre monde comme un simple particulier.

MARCEL. Je ne pense pas qu'on songe à vous priver de cette triste prérogative.

DUBARTAS. A la bonne heure! J'y tiens, et surtout à n'être pas séparé de mon colonel... Ah! j'aurais été si content de me trouver avec vous à une bataille!..... Enfin!.... Vous n'avez pas soif, colonel?

MARCEL. Non.

DUBARTAS. Allons, voyons, vous avez du courage comme quatre; tenez ferme.

MARCEL. Je ne crains pas la mort, capitaine!

DUBARTAS. Je le crois bien, pardieu!... Je n'aurais pas marché avec vous si vous n'aviez pas été... ce que vous êtes. Je sais bien ce qui vous tourmente; ça me va au cœur de penser à cette pauvre enfant qu'il faut

abandonner!... Eh bien, oui, vous avez raison de l'aimer... Elle est si gentille, si douce, qu'avec un de ses regards elle me ferait estropier le premier venu, si elle voulait!... Mais voilà, il faut lui dire adieu...

MARCEL. Je ne regrette qu'elle au monde!

AIR *de Julie.*

S'il faut aujourd'hui que je meure,
Ami, je ne crains pas mon sort.

DUBARTAS.

Vous voyez qu'avec vous je pleure,
Et pourtant ce n'est pas mon fort.
Nous n'avons pas dans le métier des armes
Tout à fait séché notre cœur;
Pour un ami dans le malheur
Nous avons encor quelques larmes.

Un gardien entre.

Qu'est-ce qu'il y a? Je t'avais dit de garder les bouteilles!...

LE GARDIEN. Je suis venu pour dire à M. le colonel qu'il y a là quelqu'un qui a la permission de le voir...

DUBARTAS. Et quel est son signalement à ce quelqu'un?...

LE GARDIEN. C'est un homme âgé...

MARCEL. Faites-le venir!... (*Souriant.*) Maintenant surtout, il ne m'appartient plus de faire attendre!...

SCENE VI.

MARCEL, DUBARTAS, PASCAL.

PASCAL *au gardien.* Bien obligé, monsieur!...

MARCEL. Pascal!...

DUBARTAS. Le vieux bonhomme! le père l'orthographe!...

PASCAL. Oui, messieurs, Onésime Pascal, pour vous servir, si j'en étais capable, et je voudrais bien l'être... capable!

MARCEL. Et Marie?...

PASCAL. Marie!... Hélas! colonel...

MARCEL. Un nouveau malheur?...

PASCAL. Non, non, non; il n'y a pas de nouveau malheur; nous en avons assez, nous n'en avons que trop!...

MARCEL. Au nom du ciel, parlez-moi donc de Marie!

PASCAL. Voilà, mon colonel: nous venions ici; tout à coup, en chemin, Marie m'a dit avec une sorte d'exaltation: Je ne puis me résoudre à aller ainsi à la Bastille; il faut que je retourne au Palais-Royal, et je ne reverrai Marcel que lorsque ma dernière espérance m'aura abandonnée!... Alors elle m'a recommandé de venir auprès de vous, de vous expliquer pourquoi elle tardait à se rendre dans votre prison... Et elle m'a quitté malgré mes prières, car j'avais bien du chagrin de la voir s'éloigner ainsi, seule et désespérée...

MARCEL. Je vous remercie, monsieur Pascal.

DUBARTAS. Asseyez-vous, mon père, ça vous remettra!...

PASCAL. Pour ne pas vous désobéir...

DUBARTAS. Ah ça, qu'avez-vous donc, triple diable! nous ne sommes pas dans une cage, avec des ennemis féroces et sauvages!

PASCAL. Non, non, mais, à vous dire vrai, je... je n'osais pas venir!...

MARCEL. Et pourquoi, monsieur Pascal?..

PASCAL. Pourquoi, monsieur Marcel?... Mais, mon Dieu, c'est moi qui suis cause de tout ce qui est arrivé!... Ces maudits papiers qui ont tout perdu, je les ai copiés, je les ai portés au ministre, et ce sont ces papiers... Ah! je voudrais n'avoir jamais su copier de ma vie!... Je renonce à copier, pour toujours.

MARCEL. Que voulez-vous?... Aucun motif déshonorant ne vous a guidé?... Vous n'avez pas obéi à un sentiment de haine?

PASCAL. Je n'ai jamais haï personne, je suis trop calme pour cela. Mais, voulez-vous que je vous dise?... En lisant ces papiers, et c'est bien singulier que l'idée me soit venue de lire, j'ai perdu la tête... J'ai eu beaucoup d'étourdissements... J'ai vu des cachots, des geôliers, des juges, des archers, et toutes sortes de visions... Je me suis cru arrêté, mis à la question, et j'ai couru chez le ministre.

DUBARTAS. Eh bien, mon père, ne vous faites pas de mal pour cette petite aventure... Vous voyez bien que nous ne pleurons pas à fondre en larmes... Vous avez eu peur, c'est dans votre naturel de copiste et dans votre caractère d'employé... La peur vous a fait courir comme une souris effarouchée, et vous nous avez fait tomber le traquenard sur le nez.

PASCAL. Oui, monsieur le capitaine, vous avez raison, c'est la peur qui m'a entraîné... Je ne savais pas ce que je faisais, et lorsqu'on m'a dit que j'avais sauvé la France, ça m'a surpris au dernier point!... Sauver la France! Hélas! j'en suis enchanté, mais cette action-là fera le malheur de toute ma vie!...

MARCEL. Vous vous souviendrez, monsieur Pascal, que le capitaine et moi nous vous avons tendu la main avec amitié.

PASCAL. Et voilà ce qui fait que je ne me pardonnerai jamais!... Et Marie, cette pauvre Marie, qui ne retrouvera plus sa gaieté, son bonheur d'autrefois!... Vous êtes bien à plaindre, tous deux, et je vous plains avec sincérité... Mais, moi, que vais-je devenir? Je vous parle sans arrière-pensée, parce que vous autres vous avez un courage au-dessus

de tout!... Eh! bien, voyez-vous, c'est fini, le vieux Pascal n'espère plus un seul moment de joie, de repos, ici-bas!... Et j'étais si heureux, il y a quelques jours seulement!... Marie, mon enfant, ma fille que j'aime tant! moi qu'elle seule a aimé sur la terre! il faudra que j'évite sa présence; je n'oserai plus la regarder, savez-vous, car il y aura toujours des larmes dans ses yeux!... Quand je rentrais et quelle venait à moi, c'était un ange descendu du ciel et que j'étais prêt à adorer à genoux!... Maintenant je la fuirai, et je tremblerai comme un criminel lorsqu'il me faudra passer le seuil de la porte. Ah! malheureuse orpheline! j'avais promis à ta mère mourante de me dévouer à ton bonheur, et c'est moi qui te condamne à un éternel désespoir!...

DUBARTAS. Ah! triple diable! bonhomme, vous avez du cœur, allez; c'est le capitaine Dubartas qui vous le dit; et si jamais je sortais de cette sorcière, je casserais en deux le premier gredin qui vous manquerait de respect!...

MARCEL. Monsieur Pascal, Marie ne peut cesser un instant de vous montrer toute l'affection, toute la reconnaissance qu'elle vous doit... Vous ne la fuirez pas, comme vous le disiez; vous serez toujours pour elle un père attentif et plein de tendresse; elle sera toujours pour vous une fille selon votre cœur...

AIR : *En vérité, je vous le dis.* (Bérat.)

Le premier si je prends la route
Que vient de m'ouvrir le malheur,
Nous nous retrouverons, sans doute,
Là haut, dans un monde meilleur!

PASCAL.

Je ne tiens pas à le connaître.
Que Dieu vous laisse à mon enfant.
De ce monde, moins bon peut-être,
Moi je serais assez content.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARIE.

MARCEL. Marie!...

PASCAL. Eh bien?...

MARIE. Vous saurez tout... bientôt...

MARCEL, *bas, à Dubartas.* Emmenez-le, capitaine.

DUBARTAS, *tirant Pascal à part.* Dites donc, bonhomme, nous ferions peut-être bien de les laisser ensemble?

PASCAL. Je le veux bien, monsieur, je le veux bien!... Mais je voudrais savoir... Et je n'ose lui demander...

DUBARTAS. Venez, suivez moi!... (*A part.*) Je vais essayer de le faire boire!...

PASCAL. A bientôt, n'est-ce pas, Marie?

MARIE. A bientôt, mon père!

SCENE VIII.

MARCEL, MARIE.

MARCEL. Marie, comme vous êtes pâle! vos genoux semblent se dérober sous vous!

MARIE. Non, Marcel, non, il me reste encore de la force... Il m'en faut, j'en ai besoin!

MARCEL. Vos prières, votre dévouement, les supplications de votre amour, tout a été inutile, n'est-ce pas?

MARIE. Oui, Marcel.

MARCEL. Eh bien, je subirai mon sort avec résignation, si vous-même êtes résignée.

MARIE. Hélas! je dois dire adieu à ma dernière espérance... N'ai-je pas imploré, supplié, demandé grâce pour toi?... n'ont-ils pas été inflexibles?

MARCEL. Eh bien, Marie, il ne fallait pas descendre jusqu'à te prosterner devant eux.

MARIE. Que dis-tu?... Il ne m'est pas échappé une parole dont ta fierté puisse se révolter; c'est pour moi que j'ai prié!... Je suis allée au régent; ma main tremblante lui a remis cette lettre qu'il écrivit autrefois à ma mère; j'étais à genoux pendant qu'il la lisait, et je sentais mon cœur bondir et m'échapper!... Le régent m'a regardée; son regard était empreint de douceur et de pitié, et pourtant je tremblais encore!...—Mon enfant, m'a t-il dit, Dieu me garde d'oublier votre père; vous avez en moi un protecteur.—Eh bien, lui ai-je répondu, grâce pour Marcel!...—Il vous attend à la Bastille; ce soir un prêtre doit vous unir. Allez; le colonel veut vous donner son nom, et j'y ai consenti.— Il sera donc libre, me suis-je écriée!... Le régent ne me répondait pas et s'éloignait de moi!... — Monseigneur, lui ai-je dit, pitié pour Marcel, pour celui qui va devenir mon époux en ce moment suprême, et que vous ne pouvez faire arracher de l'autel pour l'envoyer à l'échafaud!... Il s'est retourné vers moi et m'a relevée; il m'a semblé voir une larme dans ses yeux; tout à coup il a disparu, et j'ai compris à son silence que notre destinée était irrévocable.

MARCEL. Eh bien, je ne mourrai pas sans que mon nom te soit donné; l'orpheline adoptée par Pascal sera la veuve du colonel de Baville.

MARIE. Ton nom!... oui, j'en serai fière, et jamais je n'y renoncerai pour en accepter un autre!... mais, que m'importe Marcel?... Si je te perds, je ne veux rien ici bas qu'une sainte retraite où je puisse te pleurer en attendant que Dieu nous réunisse!...

AIR de *Yelva*.

Nos cœurs encor pourront s'entendre,
Tu me verras prier dans le saint lieu.
Quand son époux dans le ciel va l'attendre,
La femme ici n'appartient plus qu'à Dieu.
Si de son bonheur sur la terre
Les anges ont été jaloux,
La veuve encor par la prière
Se rapproche de son époux.

Elle tombe dans les bras de Marcel.

MARCEL. Marie ! ma chère Marie !...

SCÈNE IX.

MARCEL, MARIE, LE GOUVERNEUR, PASCAL, DUBARTAS, OFFICIERS, GARDIENS, UN CHAPELAIN.

AIR nouveau de *M. Lautz*.

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR ET LES OFFICIERS, LE CHAPELAIN, *à Marcel*.

A la chapelle tout s'apprête
Pour célébrer votre hymen.

A part.

Hélas! cette triste fête
Ne peut avoir de lendemain.

MARCEL, MARIE, PASCAL, DUBARTAS.

A la chapelle tout s'apprête
Pour célébrer notre hymen.
Hélas! cette triste fête
Ne peut avoir de lendemain.

MARCEL, *à Pascal*.

On permet qu'en ce moment suprême,
Devant l'autel je lui donne ma foi.
Consentez-vous ?

PASCAL, *les prenant dans ses bras*.

Mes deux enfants que j'aime,
Ah ! je voudrais toujours vous voir auprès de moi !

MARCEL.

Que ma mémoire vous soit chère,
Pauvre veuve et malheureux père !

PASCAL.

Nous allons bien souffrir.

MARIE.

Ah ! je me sens mourir !

On reprend pour sortir : A la chapelle, etc.

DUBARTAS, *à part*. Ah ça, mais je deviens semblable à une véritable femme, moi !... (*A un Gardien.*) Tiens... un louis!... va chercher le vin le plus vieux et le plus terrible !... et attends-moi là bas, tu sais, avec les autres bouteilles.

LE GARDIEN. Vous allez être servi, monsieur le capitaine; mais je dois vous dire qu'il y a là quelqu'un qui veut vous voir.

DUBARTAS. Moi!... je n'y suis pas... Je vais à la chapelle, et le reste de mon temps je le consacre scrupuleusement à vider ma bourse et à boire!

LE GARDIEN. Pardon, mais...

Justine est entrée.

DUBARTAS. Justine !... c'est une autre affaire.

SCENE X.

DUBARTAS, JUSTINE.

JUSTINE. Enfin, mon capitaine, mon pauvre petit Dubartas, te voilà!... vivant!...

DUBARTAS. Parfaitement, ma Justine!... Ah ça, comment diable as-tu fait pour t'insinuer dans ce logement ?...

JUSTINE. Tiens!... je suis allée au Palais-Royal pour obtenir une permission; on m'a fait sortir, je suis revenue : on m'a chassée, je suis rentrée... J'ai vu et revu Monseigneur, je lui ai dit que je pousserais des cris épouvantables si on ne me laissait pas venir à la Bastille; je l'ai menacé de courir les rues en racontant une foule d'histoires qu'il connaît bien, et il a fini par faire ce que je voulais... Et me voilà dans tes bras, mon petit capitaine!... Ah ça, tu es donc condamné pour de bon?...

DUBARTAS. Ce n'est pas pour rire, triple diable!...

JUSTINE. Et comment ça va-t-il finir?

DUBARTAS. Jusqu'à présent ça ne finit pas mal; je suis bien logé, bien nourri, bien éclairé; j'ai du vin excellent et un appétit qui ne se ralentit pas.

JUSTINE. Si ça pouvait durer, au moins!...

DUBARTAS. Voilà ce qui me paraît difficile... La consigne sera changée bientôt... Mais, bah ! est-ce que nous allons faire de la morale et pleurer comme les deux amoureux qui étaient là tout à l'heure ?

JUSTINE. Tu crois donc que je suis une sans cœur!... Mais je ne veux pas qu'on te persécute, moi ! je veux que tu sortes d'ici!

DUBARTAS. Je ne demande pas mieux, mais je suis gardé par beaucoup de murailles, plusieurs geôliers et une foule de factionnaires!...

JUSTINE. J'irai parler au gouvernement...

DUBARTAS. Le gouvernement!... Laisse-le donc tranquille, ça ne t'amuserait pas et ça n'arrangerait pas les affaires!

JUSTINE. Mais il faut donc que je reste seule au monde! C'est-à-dire que je me regarde comme veuve!...

DUBARTAS. Oui, comme Marie, qui va épouser le colonel!...

JUSTINE. Ils vont se marier! ils se marient!... Et toi, et moi?...

DUBARTAS. Nous deux!... allons donc!... Ha! ha! ha! quel grand verre de champagne je m'en vais boire à cette idée-là!... (*Appelant.*) Holà!... (*A un Gardien.*) Apporte-moi ici tout ce qui reste de bouteilles!...

Le Gardien sort.

JUSTINE. Mon capitaine, je veux que tu m'épouses, moi !...

DUBARTAS. Ça me serait égal, mais ça nous ferait perdre du temps... et d'ailleurs à quoi cela pourrait-il te servir ?...

JUSTINE. Mais, ça me ferait faire une fin !...

DUBARTAS. Mais, non !...

Le Gardien porte à boire.

JUSTINE. Mais, si !...

DUBARTAS, *au Gardien*. Est-ce le meilleur des meilleurs ?...

LE GARDIEN. Oui, capitaine...

DUBARTAS. Je ne veux pas sortir d'ici avec de l'argent dans ma poche !... allons donc !... Depuis ce matin je me casse la tête à inventer de la dépense !.... Assieds-toi là, ma tendre Justine, et parlons raison, le verre à la main !...

JUSTINE. Voyons, mon capitaine !...

DUBARTAS. Ah ! si tu pleures, je m'en vais me mettre à chanter des romances langoureuses !...

JUSTINE. Eh ! bien, non !...

DUBARTAS. A la bonne heure !... tu parlais de mariage, fi donc ! qu'est-ce que tu gagnerais à t'appeler madame veuve Népomucène Dubartas ?...

JUSTINE. C'est vrai que le nom serait un peu gênant !...

DUBARTAS. Tu ne pourrais pas le porter, tu en serais embarrassée comme d'une robe trop longue...

JUSTINE. Tu crois !...

DUBARTAS. Parbleu !... Reste, Justine, va, c'est un conseil suprême que je te donne; je voudrais te laisser un plus riche héritage.

JUSTINE. Je ne puis pas me faire à l'idée que tout ça finira mal !... Donne-moi à boire !... Il me semble que nous voici à la guinguette et que je vais danser !... N'est-ce pas que nous irons encore aux Porcherons ?...

DUBARTAS. Ça me paraît douteux... mais c'est égal, buvons... Au diable le chagrin !...

AIR : *Verse, verse le vin de France.*

Moi, je ne vois plus la prison,
Quand j'entends sauter le champagne.
Le vin grandit mon horizon
Et mon esprit court la campagne.

JUSTINE.

Mon capitaine à ta santé !

DUBARTAS.

De la santé, ma pauvre fille,
J'en aurai pour l'éternité.

JUSTINE.

Bah ! quand ici la gaieté brille,
Pour nous il n'est plus de bastille.
Plus de verroux, plus de grille.
La gaieté
C'est la liberté.

ENSEMBLE.

Plus de verroux, plus de grille.
La gaieté
C'est la liberté !

On entend la ritournelle du chœur suivant.

DUBARTAS. Silence !... Nous avons fini de rire !...

JUSTINE. Et pourquoi donc ?...

DUBARTAS. Regarde !..... Et de la tenue, Justine !...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE GOUVERNEUR, MARCEL, PASCAL, MARIE.

AIR *du chœur précédent.*

A Marcel elle est unie
Par ce funèbre hymen.
Hélas ! la cérémonie
Ne peut avoir de lendemain.

MARCEL. Monsieur le gouverneur, recevez mes remerciements... Marie !...

MARIE. Marcel, vous avez vu que j'avais de la force... je...

PASCAL, *bas à Marcel*. Mon Dieu, Monsieur le colonel.... voyez comme elle est pâle.... elle chancelle... Mon enfant !...

JUSTINE, *à Dubartas*. Ah ! je n'ai plus envie de rire...

LE GOUVERNEUR. Colonel, ne craignez-vous pas que des émotions si prolongées...

MARCEL. Oui, monsieur le gouverneur... Marie, Dieu sait si je suis heureux auprès de vous, si je voudrais vous voir toujours là, près de moi... Mais...

MARIE. Vous voulez m'éloigner, Marcel; n'y comptez pas... Je ne vous quitterai plus, jusqu'à ce que...

DUBARTAS, *à part*. Triple diable ! Les femmes vont tout gâter....., ça nous coupera les jarrets...

Roulement de tambours et mouvement au dehors.

TOUS. Qu'y a-t-il ?...

LE GOUVERNEUR. Quelque grand personnage qui entre dans la Bastille !... (*A part.*) Le ministre sans doute, qui vient me mettre à une cruelle épreuve !...

UN GARDIEN. Monseigneur !

SCENE XII.

LES MÊMES, LE MINISTRE, MENARD.

LE MINISTRE. Je vous salue, messieurs... Mettez-vous là, Menard... Ces papiers devant